

1908

FIGARO ILLUSTRÉ

février



LES ACTEURS de la COMEDIE ITALIENNE
Peint par Nicolas Lancret

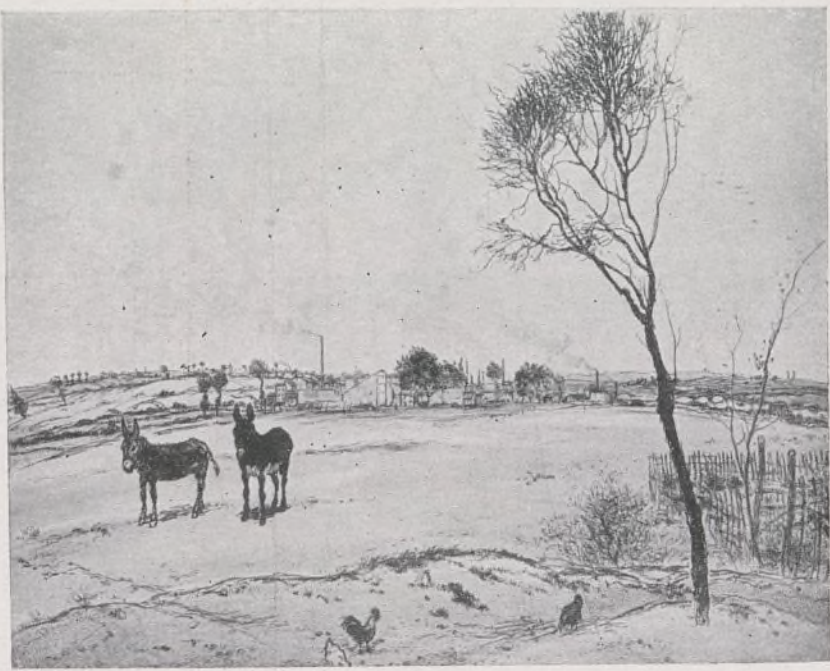
(1690-1743)

Musée du Louvre

SOCIÉTÉ DES

Galleries Georges PETIT

PARIS

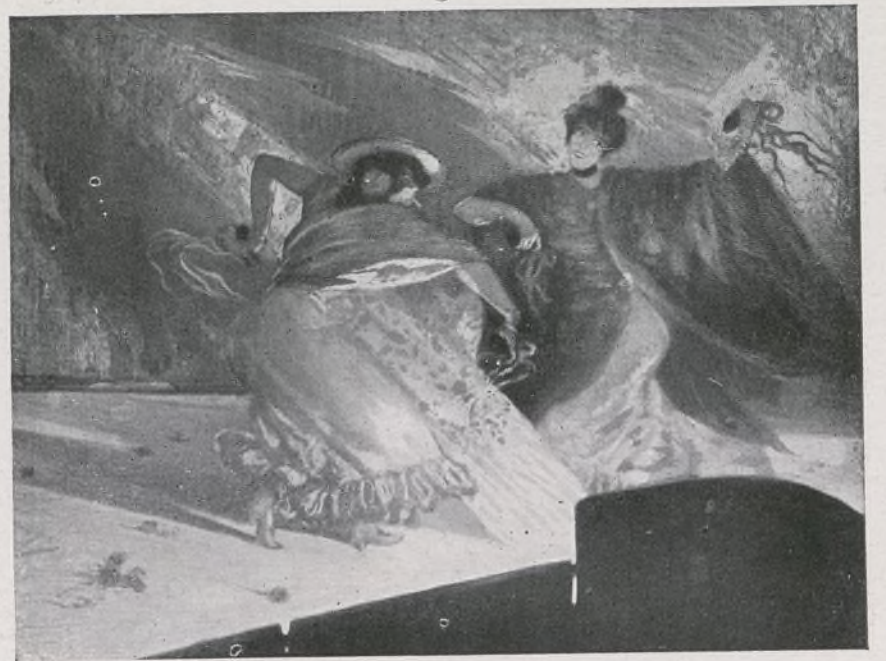


RAFFAELLI. — *Les petits ânes*

8 & 10, Rue de Sèze
12, Rue Godot-de-Mauroi

LONDRES
35, New Bond Street

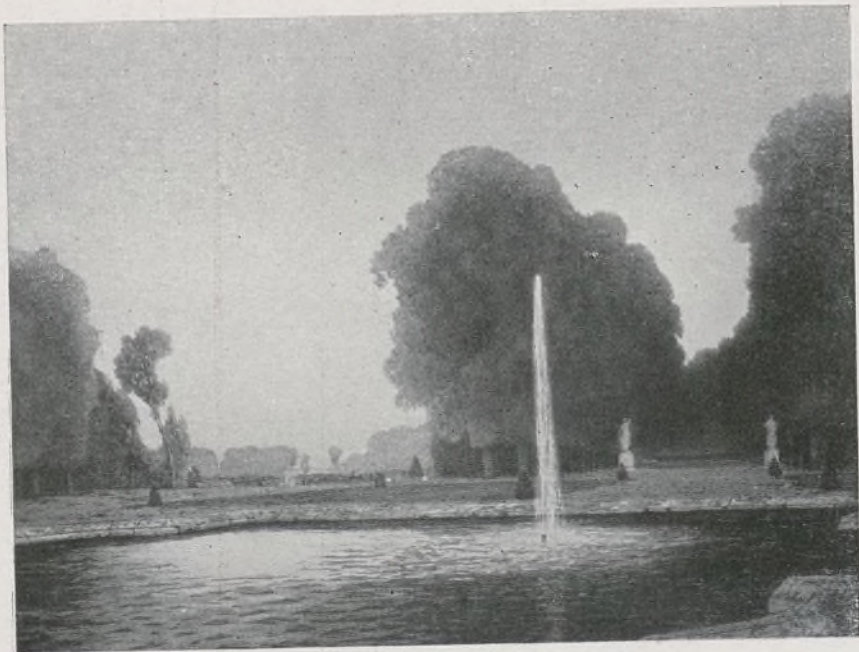
NEW-YORK
391, Fifth Avenue



BERGÈS. — *La Sévillane*

EAUX-FORTES ORIGINALES EN COULEURS

La Société des Galeries Georges PETIT s'est assurée la propriété des planches les plus remarquées, des membres de la Société de la Gravure originale en couleurs.



DE LATENAY. — *Le bassin de marbre*



CHABANIAN. — *Clair de lune à Murano*

❖ ❖

BELLANGER-ADHEMAR	DE LATENAY
BERGÈS	LA TOUCHE
BOMPARD	LE GOUT-GÉRARD
CHABANIAN	LEVÉ
CHARPENTIER	LORRAIN
DAGNAUX	LUIGINI
DAUPHIN	LUSY
DELATRE	OSTERLIND
DELPY	PAILLARD
FRAIPONT	PESSEAUD
FRANC-LAMY	PICABIA
GEOFFROY	PRINS
GRIMELUND	RAFFAELLI
HELLEU	ROBBE
HOUDARD	SIMON
JOURDAIN	THAULOW
JOUVET	TRUCHET
LABROUCHE	WAIDMANN
LAFITTE	WHISHAW

❖ ❖



DAUPHIN. — *Le quai de Toulon*



HOUDARD. — *Le grain*



Les Chroniques du Mois

Une Ligue à Encourager

Il était trois heures. Un coup de sonnette retentit; brusquement le bruit des conversations et des rires cessa, et, toute droite derrière le guéridon minuscule où s'appuyaient comme au rebord d'une tribune ses deux mains fines gantées de blanc, apparut la très élégante silhouette de ma cousine Hortense Lobépain.

Je ne me rappelle pas avoir eu sous les yeux de plus gentil tableau que celui-là. Devant le guéridon plus de cent femmes assises ou debout : des jeunes filles, des jeunes femmes, des mamans un peu mûres, voire des grands'mères à cheveux blancs; mais toutes souriantes, la plupart jolies, et parées de cette élégance sobre et sûre où s'affirme le génie de nos Parisiennes... Autour d'elles un décor sans luxe, mais très propre à faire délicieusement valoir la grâce simple des costumes et des attitudes : le salon tout blanc, très sobrement décoré, d'une bourgeoise aisée de Paris, à la date de Février 1908.

Ma cousine Hortense Lobépain a quarante cinq ans. Elle ne les porte pas, mais enfin elle les a. On disait d'elle, il y a vingt ans : « Elle est ravissante »; il y a dix ans : « Elle est charmante »; on dit d'elle aujourd'hui : « Elle est très bien. »

Elle est très bien de toutes les manières, et je sais peu de veuves qui sachent regretter le passé avec autant de charme et s'accommoder avec autant de goût du présent. Elle est aimable; elle a de l'esprit, et comme ses bonnes œuvres ne l'occupent point toute la journée (elle fait très peu de visites, ne comprend pas le bridge, n'a pas d'enfants et déteste le thé, même à cinq heures), ma cousine a cherché « quelque chose à faire ». Et voici ce qu'elle a fait : elle a fondé une société, ou plutôt elle rêve de fonder une société; et c'est de ce grand projet qu'elle a voulu entretenir ses amies. Toutes sont là qui l'écoutent, et sous les vastes toques fourrées, sous les chapeaux plus vastes encore, — mais si joliment empanachés ou fleuris! — brillent les plus beaux yeux du monde. Je laisse la parole à ma cousine. Une

seconde fois elle a, en souriant, très doucement agité sa sonnette à cause d'un peu de tapage que faisaient un groupe de retardataires dans l'antichambre; puis elle s'est exprimée ainsi; je cite de mémoire :

— Mesdames, mes chères amies, je ne vous ai point conviées ici pour vous dire du mal de la Légion d'honneur. On ne m'a pas offert la croix; je n'ai donc aucune raison de m'en moquer. Il s'agit d'autre chose. J'ai conçu le grave et gros projet de fonder une Ligue. Plus tard, si elle existe, si elle réussit et si nous tenons à suivre la mode d'à présent, nous l'appellerons, pour abrégé, la

L. N. D. F. Q. N. V. P. S. E.

« Ce qui signifie, si vous ne m'avez toutes déjà comprise, la « Ligue nationale des femmes qui ne veulent pas s'émanciper. » (Applaudissements.)

« J'aurais dû peut-être ajouter une épithète à ce titre, et je l'aurais fait si je ne trouvais suffisant le nombre des initiales qui le composent; j'aurais dû appeler notre ligue « nationale et bourgeoise ». Car ce n'est point aux femmes du grand monde, à ce qu'on appelle l'aristocratie, que notre appel s'adresse. Il est clair que vouloir s'émanciper, c'est aspirer à faire quelque chose ou à être quelque chose. Les femmes de l'aristocratie n'ont pas de ces ambitions-là, et pour cause. Il leur suffit d'être, sans risque ni effort, ce qu'elles sont, et c'est de quoi remplir leurs journées.

« Nous ne nous adressons pas à la femme du peuple non plus. Les rigueurs de notre état social refusent (provisoirement, je l'espère) à cette femme-là le droit de n'être qu'épouse et le loisir d'être mère uniquement. Elle travaille parce que du salaire qu'elle rapporte de l'usine ou du champ dépend, en partie au moins, la vie des petits qui sont à la maison... C'est donc aux bourgeoises, mes chères amies, — aux bourgeoises comme vous et moi — que je m'adresse. Et je vous dis que nous commençons à tenir — à notre détriment, je le jure! — un peu trop de place dans cette société-ci...

Un silence religieux régnait. Ma cousine était restée debout et, le sourire aux lèvres, avec une aisance, une netteté de parole, une souplesse de geste qui m'émerveillait, elle poursuivait sa démonstration.

— Nous encombrons, mes amies... Et plus s'affirme notre pouvoir, plus se multiplient nos chances d'être, un jour, très malheureuses...

« Je sais bien qu'il y a eu de tout temps, mesdames, des bourgeoises sans argent, ou sans famille, ou sans amour, que le besoin de gagner leur vie — ou de la remplir — a incitées très naturellement à se faire professeurs, musiciennes, caissières, sages-femmes, ou marchandes de n'importe quoi; mais c'est à d'autres femmes que je pense... c'est à nous; c'est aux ménagères qu'aucune nécessité pressante de gagner elles-mêmes leur pain ne pousse hors de chez elles et à qui semble suffire de moins en moins la joie d'être mères, ou simplement d'être épouses...

« Les femmes dont l'avenir me fait peur, c'est cette armée de bourgeoises émancipées qui ont entrepris de « faire leur vie » librement, et que tourmente, ô mes amies, l'ambition saugrenue d'être — pour le plaisir — avocates, conférencières, médecins, peintres, sculpteurs, exploratrices, femmes d'affaires, directrices de théâtre, cantatrices de salon, auteurs dramatiques, romancières...

« Je ne sais pas, mesdames, si vous avez observé quelquefois « la rue », en y marchant. C'est très curieux. Personne n'y est exactement à sa place. Les gens qui devraient être sur le trottoir marchent, en lisant leur journal, sur la chaussée et s'indignent si, de temps en temps, la roue d'un fiacre les serre d'un peu près; le piéton, pour éviter d'en heurter un autre, se jette à gauche au lieu de prendre sa droite; aux coins des rues, des badauds stationnent, porteurs d'encombrants paquets, pour goûter la musique d'un gramophone ou lire une affiche, et quelques milliers de passants sont gênés du matin au soir par ces attroupements... Eh! bien les bourgeoises avides de s'émanciper me font un peu penser à

nos badauds de Paris. Elles ne consentent plus à rester à leur place. Le piéton revendique le droit de se faire écraser en proclamant : « La chaussée m'appartient, à moi aussi... » Et de même la bourgeoise de lettres encombre aujourd'hui le Roman, en nous exprimant que c'est « son droit » d'écrire !

« Eh ! sans doute, mesdames, c'est notre droit de faire des romans et des drames, et d'explorer, comme Jane Dieulafoy, la Suziane, et de diriger la Gaité-Rochecouart, comme madame Varlet, et de sculpter, et de peindre, et d'administrer des immeubles et de faire des conférences. En Angleterre, nos sœurs vont plus loin : elles veulent faire de la politique. On y viendra peut-être, hélas ! chez nous. Nous aurons nos « suffragettes » aussi, et le jour où la loi nous déclarera éligibles au Parlement, ce sera « notre droit » d'y entrer : tout cela est évident. Mais il y a quelque chose qui vaut mieux, mes amies, que d'exercer son droit ; c'est de n'en pas éprouver le besoin, et de vivre dans l'unique dessein d'être heureuses. Or la première condition du bonheur, pour nous autres, c'est de plaire... et de faire du bonheur, si je puis dire, autour de nous.

« C'est de cet idéal-là que notre bourgeoisie féminine s'éloigne de plus en plus. Dans cinquante ans, les jeunes gens ne trouveront plus parmi nous de jeunes filles possibles à épouser. Elles sauront, ces jeunes filles, elles oseront, elles voudront trop de choses étrangères à l'art simple d'être femmes et d'inspirer l'amour. Mariées, elles seront toujours sorties ; ou bien, chez elles, absorbées dans quelque rêve d'art, de philosophie, ou simplement dans la composition d'un scénario dramatique, elles n'y seront pour personne.... Et c'est ainsi, mes amies, qu'un brave homme sans vice et qui ne demandait qu'à rester amoureux de sa femme en arrive à la tromper, parce qu'il a besoin que sa vie soit ornée d'un peu de grâce, et qu'on mange bien à sa table et qu'il y ait des boutons à ses chemises de nuit...

« Mes amies, faisons de nos filles des femmes sans trop d'esprit qui ne rêveront que d'être des femmes charmantes... et à épouser. Tenons-nous les coudes ! Résistons par l'exemple et par l'action aux émancipateurs qui nous jouent le tour, en nous voulant fortes, de supprimer notre force véritable. Restons faibles ; consentons à ignorer mille choses ; soyons de « pauvres femmes » qui ne songent qu'à être les femmes de leurs maris ; proclamons-les, en toutes circonstances, nos maîtres ; les plus ingrats sauront nous récompenser de cette attitude, en permettant que, pour leur bonheur et le nôtre, nous les menions — un peu — par le bout du nez... »

Ce fut une tempête d'applaudissements.

Un registre d'adhésions avait été posé sur la table ; toutes s'y précipitèrent, et ce fut, autour du papier blanc, un défilé charmant de petites mains.

— Cousin, me dit Mme Lobépain, vous pouvez sortir de votre cachette. Que dites-vous de mon projet ?

— Ma cousine, dis-je, je pense trop de mal de nos émancipées pour croire une minute que l'effort de la L. N. D. F. Q. N. V. P. S. E. puisse suffire à les rendre sages, ou simplement à les avertir qu'elles sont folles ; mais si vous voulez de moi pour secrétaire...

Ma jolie cousine, en riant, me tendit les mains.

PIERRE ou PAUL.

Les Théâtres

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT : *LA BELLE AU BOIS DORMANT*, féerie lyrique de MM. Jean Richepin et Henri Cain, musique de M. Francis Thomé. ♦♦♦♦ ODÉON : *L'APPRENTIE*, drame historique de M. Gustave Geffroy. ♦♦♦♦ COMÉDIE-FRANÇAISE : *LES DEUX HOMMES*, comédie de M. Alfred Capus.

Enfin ! Nous avons donc, un soir, vu, les yeux grands ouverts, entendu, sans que nos oreilles fussent hallucinées, contemplé, sans que notre pensée fut perdue, le plus incroyable des rêves, la plus adorable des féeries. Quel bonheur ! Le plus pur, le plus charmant, le plus poignant, le plus vrai, le plus consolant de la vie révélé par la grâce, la fantaisie, l'harmonie d'un monde enchanté ; des décors pareils à des songes, des reflets insaisissables comme des illusions, des formes belles de l'humaine beauté, des voix radieuses de divine poésie, comme les ruisseaux, du ciel immobile qu'ils emportent ; un conte bleu, émouvant comme de chers yeux bleus, beaucoup de tendresse, partant, de douleur, beaucoup de douleur, partant, d'espérance... Il ne faut pas essayer de comprendre. Il faut écouter une histoire, celle de La Belle au bois dormant.

...Une brume sonore s'élève de l'orchestre invisible, le voile qui la plupart du temps nous cache notre plus clair royaume, s'entrouve, et voici la clairière des fées. Où sont-elles, les fées ? Mystère. Elles n'apparaissent jamais aux mortels, puisqu'ils ne les invoquent jamais. Elles habitent l'azur, les frissons de l'onde, les murmures des bois, sont vêtues à la mode éternelle, d'aurore, de crépuscule, de nuit d'hiver ou de vapeur d'avril. Les mortels ont appris à se tirer d'affaire tout seuls. « Il n'arrive plus rien dans le monde des fées. » On s'y ennuit. Les feuillages dorment, la source respire avec régularité et poursuit son sommeil sans rêve, les brises se sont posées dans les taillis, dans les halliers, tous les désirs, là-bas, ont refermé leurs ailes, et, comme dans une forêt naturelle, l'on n'entend pas un oiseau. Bref, les jours éternels sont singulièrement monotones, et c'est de quoi s'affligent de tout leur cœur trois grosses coassantes grenouilles vertes, assises sur leur derrière au bord d'une mare en argent, une pie à bottines montantes, et un grand vieux ascète de hibou, mystique conscience d'un vieux tronc de chêne, sa demeure. Les grenouilles baillent, la pie s'énervé, le hibou pense. — Et quelle est cette grosse bête ridicule qui bondit à travers un fourré, comme une noix de coco lancée par un singe ? — Olibrius, Olibrius lui-même, premier ministre de l'empire d'en-bas. Fort embarrassé, ce pauvre Olibrius. Figurez-vous que le Roi et la Reine, ravis d'avoir une petite fille, lui veulent donner pour marraines les fées heureuses et font, par édit, publier qu'ils les invitent au prochain baptême ! Olibrius trouve cela stupide et jette la proclamation dans les ronces. « Tu as tort, Olibrius, réplique le hibou. Regarde, plutôt. » Trois fées surgissent rayonnantes, dans un nuage. « Nous viendrons au baptême, Olibrius. Porte notre réponse au roi ton maître, et salue de notre part la reine notre sœur. » Stupeur d'Olibrius. Les fées heureuses s'effacent. Bruit de cimbales, feu de bengale rouge. C'est la terrible fée Carabosse ! — Alors, on ne l'invite pas, elle ? On la met de côté, on l'oublie, on la méprise, on veut se passer d'elle ! Eh bien, elle viendra tout de même au baptême, et l'on verra, ah ! ah ! l'on verra... Feu de bengale, cimbales, disparue. — Bah ! songe Olibrius. — « Tiens ! tiens ! coassent les trois petites grenouilles, cela devient très amusant ! » La pie exulte. Le hibou pense. La clairière des fées s'emplit d'étourdissant tumulte. Toutes les grenouilles s'en mêlent, les arbres se réveillent, les taillis, les herbes frissonnent, l'eau bouge. Olibrius s'enfuit, et le hibou, qui pense toujours, au fond noir du vieux tronc de chêne, a l'air d'un invité sinistre seul debout dans un coin de salon au plus fort d'un five o'clock où l'on parle d'un scandale mondain.

Cependant le sire Olibrius portait en toute hâte la bonne réponse des fées heureuses au roi et à la reine, lesquels s'en réjouirent grandement. Aussi, résolurent-ils de célébrer le baptême avec une pompe inimaginable, afin que lorsque les fées arriveraient, elles connussent à des signes certains qu'on avait eu à cœur de les bien accueillir. Et le jour du baptême, où le palais plein de guirlandes, de lumières, de fleurs, d'oriflammes, de musique, était merveilleusement en fête, comme le roi et la reine invoquaient les puissances ailées, et tournant les yeux vers le ciel, leur rappelaient leur promesse, les trois fées heureuses apparurent et la fée des Ondes parla la première et fit à l'enfant nouveau-né le don de l'harmonie intérieure ; la fée des Forêts parla ensuite et doua la jeune princesse de l'éternelle poésie printanière.... Cimbales, feu de bengale, la fée Carabosse ! Elle prédit, cette mauvaise teigne, que l'enfant, si elle se pique avant l'âge de seize ans, mourra de la pique. Feu de bengale, cimbales, disparue, Carabosse ! Consternation générale. Alors la fée de l'Azur, qui n'avait pas encore parlé et qui n'est pas fâchée de montrer ses petits talents, la fée de l'Azur déclare que la Princesse, si elle se pique, ne mourra pas de cette piqure, qu'elle s'endormira seulement pendant cent ans, et qu'au reste, on veillera sur elle. — La pénible impression produite par la menace de Carabosse s'efface, la joie renaît, la musique reprend, et l'on oublie dans l'ivresse du moment le douteux, le fâcheux avenir.

Quinze ans ont passé. De peur du terrible accident, le roi et la reine ont fait élever la petite princesse dans un manoir isolé, impénétrable, et la petite princesse a grandi parmi des compagnes pareilles, toujours enfermées dans les préaux de l'étroit manoir, ignorant tout du dehors, du monde, de la vie... Et pourtant, tout cela n'est pas loin de leurs rondes puériles, de leurs jeux innocents : là-haut, dans une mansarde, oubliée au sommet de la tour, file une vieille, vieille nourrice, qui fut la nourrice de l'aïeule du roi, et qui vit seule, au bord de l'azur, en chantant de vieilles chansons de nourrice et d'aïeule, avec son arrière-petit-fils, Landry, qui est poète et qui a vingt ans, et qui n'est amoureux encore que de la future bien-aimée...

Un jour, la petite princesse, qui a vu s'envoler là-haut deux de ces fleurs vivantes que les ignorants nomment papillons, qui a vu passer, s'en aller, loin, très loin, très loin, des oiseaux, veut monter voir ce qu'on voit de là-haut : il lui semble que l'on doit découvrir tout le ciel et toute la terre... Ses compagnes, moins hardies, et qui n'ont pas des fées pour marraines, n'osent pas éprouver ce désir et une telle audace les effraie... Mais la petite princesse tient bon. Une échelle oubliée, c'est la route. Elle monte, elle monte, délicieusement troublée, elle monte au sommet de la tour...

Et soudain, le petit poète, qui rêvait au bord de l'azur, voit la baie de la mansarde s'illuminer d'une aube nacrée, et la mansarde se remplir d'une présence fluide, d'une clarté, d'un rire, d'une joie, d'un éblouissement saisissable... Et la petite princesse comprend tout de suite qu'elle ne quittera plus jamais ce jeune être qu'elle vient d'éblouir et qui lui semble à présent la raison de sa vie, tout le ciel et toute la terre. Comme il l'aime et comme elle défaille ! Hélas ! Sous le vertige du premier baiser, elle se pique au fuseau de l'aïeule, elle pâlit, — lui s'affole, il appelle, il tente de la ranimer, il pleure ; la voilà maintenant toute blanche, froide comme une morte... Il ne peut pas croire, il espère encore, il est désespéré, il éclate en sanglots. — La fée de l'Azur a pitié. Elle descend près de lui : la Princesse n'est qu'endormie pour cent ans... — Cent ans, hélas ! Cent ans, pleure Landry, je serai poussière ! — Non, répond la fée. Mais il te faut l'aimer comme peu d'êtres savent aimer, l'aimer d'une amour fidèle, unique, plus qu'humaine, immortelle. L'amour, poète-amant, est, tu m'entends, plus fort que la mort. Crois au miracle, petit poète, tiens ton serment, candide amant... Adieu ».

Et la fée emmena Landry jusqu'au palais où pendant quinze ans le Roi et la Reine avaient

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro)



(Cabinet des Estampes)

Carnaval de 1789.

LE CARNAVAL

I

DU CARNAVAL ET DE SES FÊTES PUBLIQUES

« Carnaval ! Adieu la chair ! Le carême arrive, le temps de la pénitence est proche : réjouissez-vous quand il en est temps encore. Mangez, buvez, soyez fous aujourd'hui : demain, vous entrerez dans l'abstinence et dans le jeûne. Adieu la chair ! »

Ainsi s'écriait, il y a quelque cinquante ans, au début d'un article, un homme grave, qui, s'il ne se mettait pas un faux nez pendant les jours gras, ne se faisait pas faute d'aller voir passer le cortège du bœuf gras, ou danser les clodoches au bal de l'Opéra. Et celui-là était un sage. Le carnaval, tel que celui auquel nous assistons depuis pas mal de temps, et tel qu'on le prépare peut-être pour cette année à Paris, ne laisse pas que de nous attrister : le confetti stupide a tué toute gaité, de son geste brutal et malsain, et ce n'est pas sans mélancolie, qu'en notre

siècle de progrès, nous tournons les regards vers le passé.

Ah ! le vieux carnaval d'antan ! Ce n'est plus que dans les souvenirs et les relations écrites d'autrefois que nous le retrouvons ; et pourtant on ne peut nier qu'il soit utile.

« C'est surtout dans les pays du Nord, a écrit Jules Janin, que le carnaval est une institution utile. Quand l'hiver est venu, quand le froid se fait sentir, quand la neige couvre la terre de son manteau sans tache, quand toute la nature est triste et morte, attendant que le printemps la réveille et lui rende son sourire et ses fleurs, alors les hommes sont saisis, malgré eux, par la tristesse de l'hiver. La vie est suspendue, la joie est engourdie par le froid, les tendres sentiments, l'espérance aux pieds légers, le franc rire, la vie heureuse, tout s'arrête ; tout cela même serait perdu si la coutume des peuples et la tolérance des lois religieuses et humaines ne venaient au secours de la pauvre humanité, engourdie par l'hiver. Plus l'hiver est rude, plus le carnaval est un besoin.



Bien du gens font masques dans au Carnaval
Sont campagnards, sont gens de ville
De tout état, de tout état, tout est habillé
A déguiser le vray, le faux, le bien, le mal
Sont pour tromper, se jouer, se divertir
Pour se vanger, ou pour se moquer.

Chacun dessous le masque des vertus
Tâche à cacher ses fautes et ses malices
Son ambition, son avarice, son orgueil
Sa haine et ses méchancetés, ses rancunes
Et ceux qui se déguisent ainsi le font pour
Se faire valoir, ou pour se faire valoir.

Estampes satiriques du XVII^e siècle

(Cabinet des Estampes)



Sol est robin telle est catin
Selon l'habit le masqué
Si la femme à l'esprit malade
Homme n'a pas le sens trop sain

Ce sont deux fous par l'ordance
Qui de tout temps comme un rat
Ont mené ce genre leur propre existence
Qu'ils n'ont regné celle d'autrui



*Esclauon de l'Opera jouant de la Guitare
du Carnaval de Venise.*

la broche tourne, la table se dresse ; jeunes gens, vieillards, enfants, les femmes elles-mêmes et les plus belles, applaudissent aux apprêts du festin ; le carnaval est le printemps de l'hiver ; c'est le bon génie des frimas ; c'est lui qui tue le lièvre dans la campagne, qui engraisse le chapon de la Bresse, qui découvre la truffe parfumée du Périgord, qui distille la fève du moka, qui prépare le thé si cher aux Anglais ; c'est lui qui gaspille tant de robes de gaze, tant de frais rubans, tant de velours et tant de soie ! Il aime la table, il aime la chanson joyeuse, il aime les concerts, il aime l'opéra ; mais ce qu'il aime surtout, c'est le bal, le bal éblouissant. Voyez, toute la salle est resplendissante ; le plafond éclate de mille feux ; l'orchestre tout jeune et tout neuf se prépare et s'excite. Voyez-vous dans ce bal, la belle et folâtre jeunesse ! Et non seulement les belles robes s'agitent, non seulement les riches écharpes flottent, non seulement l'éclat des diamants se mêle à l'éclat des fleurs, non seulement la danse pousse tous les corps et toutes les âmes, mais encore, pour plus de liberté et d'abandon, les visages se couvrent d'un carton menteur : il faut un masque à chaque visage, afin que sous le masque chacun ait le droit de tout dire, afin que sous le masque chacun ait le droit de tout entendre sans rougir. Ainsi le veut le roi de la fête, le carnaval ! »

Puisque telle est la puissance du carnaval, peut-être ne serait-il pas inopportun de chercher à travers le passé, sommairement, quelle fut son origine et quelles furent ses principales étapes.

On a longtemps disserté sur l'étymologie du mot *carnaval* : on en disserte encore, et l'on n'arrive point à s'entendre. L'opinion la plus fréquemment adoptée est celle qui fait du carnaval — *carne vale* — un adieu à la chair, au moment où l'on va entrer dans le carême. On remarquera toutefois que la période du carnaval durant plusieurs semaines, cet adieu semblerait se prolonger à l'excès. L'incertitude de l'étymologie d'ailleurs inquiète peu les gens qui depuis des siècles se font une joie de profiter de ce temps de liberté.

FIGARO ILLUSTRÉ

L'entendez-vous, le joyeux carnaval, qui arrive au bruit des grelots, au son du tambourin, chancelant sous l'ivresse, couronné de fleurs, court-vêtu, masqué, hardi, licencieux, osant tout, libertin charmant ? Voilà le roi, voilà le mentor, voilà le censeur, voilà le dieu de l'hiver ! A présent, la flamme du foyer pétille plus joyeuse et plus brillante, le bouchon du vin de champagne s'échappe et saute dans l'air avec un bruit harmonieux, les fourneaux des cuisines s'allument,

Car il y a des siècles que le carnaval existe ; il est venu en droite ligne des saturnales de l'antiquité ; il est pour ainsi dire essentiel à la vie de l'humanité : c'est une détente aux préoccupations habituelles ; c'est l'oasis de gaité au milieu des tristesses contingentes de la vie. Avant que le carnaval fût fixé en France aux dates où on le fête encore aujourd'hui, les Gaulois avaient d'autres occasions marquées par des réjouissances traditionnelles : c'était la cueillette du gui, à l'instant où les druides proclamaient la venue de la nouvelle année ; c'était la fête des calendes de janvier, instaurée en Gaule par les Romains ; c'était, au moyen-âge, sous l'impulsion même de l'église — en dépit de l'interdiction de quelques conciles — la *fête des Fous* qui durait de Noël à l'Épiphanie, la *fête des Innocents*, la *procession du Renard*, la *fête du Roi de la Fève*, la *fête des Jours Gras* et de *Carême-Prenant*, la *fête des Brandons*, etc., qui toutes étaient le prétexte de mascarades, de travestissements, de promenades par les rues en des affublements burlesques, et aussi de libertés prises, qui ne se recommandaient pas toujours — et ne se recommandent pas encore — par le bon ton, la bienséance ni la délicatesse.

A mesure qu'on avance dans l'histoire, le temps des mascarades en France se fixe aux journées qui précèdent le mercredi des Cendres. C'est alors que les ordonnances de police permettent aux individus de se promener costumés en public, et de se livrer aux plaisanteries que leur fantaisie leur suggère.

Il y a d'ailleurs toute une série d'ordonnances, qui indiquent de quelles façons les pouvoirs publics se préoccupèrent de régler le carnaval. Charlemagne voulut défendre les mascarades, mais il eût l'Eglise contre lui, et échoua ; en 1399, Charles IV interdit les masques ; en 1509, le Parlement renouvela l'interdiction ; même défense en 1514 ; en 1535, 1539, 1562, 1575, 1592, défense d'aller en masques par les rues, et d'accompagner des joueurs d'instruments sous peine d'être châtié comme perturbateur de la paix publique ; en 1720 on permet les



*Italienne chantante et recitant à l'opéra
du Carnaval de Venise. Représenté à Paris.*

masques, mais on défend aux gens masqués de porter bâtons et épées, ou d'en faire porter à leurs laquais. En 1737 et 1742, défense aux masques de pénétrer de force dans les bals, restaurants, etc., et de violenter qui que ce soit. Enfin de 1790 à 1798, le carnaval fut formellement interdit. Depuis 1798, les arrêtés de police furent si nombreux, les interdictions si diverses, qu'il faudrait des pages et des pages pour les relever une à une, et ce n'est pas la place ici.



*Un Chinois dansant à l'opéra
du Carnaval de Venise.*

Suite de Costumes pour le Carnaval de Venise

Pourtant, voici un curieux jugement relevé sur les registres de Provins, à la date de 1661, et qui, en fixant la coutume de cette ville, montre comment, autrefois, l'administration s'occupait de régler ce genre de fête publique.

« A tous ceux qui les présentes verront, Gaspard de Verdelot, conseiller du roy, bailli, capitaine et gouverneur de la ville et chatel de Provins, salut : savoir faisons : qu'à l'audience de la cause appelée aujourd'hui devant nous, entre la communauté des sergents à cheval de ce bailliage et siège présidial, et les autres sergents de la prévôté dudit Provins, demandeurs en requête à nous présentée, d'une part, et les meuniers dudit bailliage, défenseurs, d'autre part ; à ce qu'étant fondés en titre et possession excédant la mémoire de tous hommes, de monter à cheval, le jour de carême-prenant, pour faire montre et réprimer les désordres qui se peuvent commettre par la ville, qui peuvent être mulctés d'amende par l'un d'eux, appelé le *prévôt de carême-prenant* ; lequel pour être reconnu, est couvert d'un chapeau de contour violet, portant en main le guidon de ladite communauté, contour de bleu fleurdelysé, par devant lequel les meuniers de cette ville et bailliage sont tenus de comparoir pour les fraudes qui peuvent être commises, par les deux députés d'entre lesdits meuniers, pour la course des gants qui doit être par eux faite ; lesquels députés sont obligés de faire le serment, devant ledit prévôt de carême-prenant, de bien et fidèlement courir les gants ; auxquels meuniers les demandeurs sont tenus de donner à diner, moyennant vingt sous pour chacun de ceux qui se trouvent audit diner, et aux prisonniers de la conciergerie de cette ville.

» Sont aussi obligés lesdits demandeurs, de leur donner et envoyer à diner gratuitement et à leurs frais, comme aussi de faire célébrer, le lundi gras, en l'église de Saint-Pierre, un grand service solennel pour le repos des âmes des fidèles trépassés ; pour subvenir auxquelles dépenses et pour faire ladite montre et course de gants et danse desdits meuniers avec plus de pompe et magnificence, ce qui se peut faire en telle occurrence, lesdits demandeurs ont droit de prendre sur chacun laboureur de la ville, un picotin de blé froment ; sur chacun meunier, tant de la ville que de ce bailliage, cinq sols ; sur chaque tavernier une pinte de vin ; sur chaque boulanger, un gros pain ; sur chaque boucher, un sol ; sur chaque personne tenant boutique, un sol ; sur chaque harengère, deux harengs ; sur chaque huillier, une chopine d'huile, lesquels huilliers, conformément à nos jugements, doivent tous venir en corps, annuellement, le mercredi des Cendres, apporter chacun d'eux la chopine d'huile et rendre leurs devoirs au prévôt de carême-prenant. En considération de quoi, la communauté des sergents leur doit fournir un pot de vin et un pain.

» Outre, le prieur, maître et administrateur du grand Hôtel-Dieu de cette ville, est aussi obligé, suivant nosdits jugements, de leur payer la somme de

Au XIX^e siècle il y eut surtout des bals masqués, et les cortèges sur les boulevards prirent souvent l'allure de manifestations satirico-politiques. Il est vrai que sous la Restauration, le gouvernement voulant faire croire à la joie du peuple et à la prospérité de l'État, c'est la police elle-même qui organisa les mascarades. Si à Paris, le carnaval était le plus souvent laissé, quant à sa manifestation extérieure, à l'initiative soit de comités locaux, soit d'entrepreneurs, il n'en



Barquerole de Venise jouant du Fife et du Tambourin à l'opéra.
du Carnaval de Venise.

était pas toujours de même en province, où les cortèges avaient souvent une tradition de terroir, qui par la qualité de ses acteurs, revêtait un caractère plus marqué.

La fête du *Hareng* à Reims, celle de la *Mère folle* à Dijon, avec son cortège de vigneron, la fête de la *Charité du lard* dans l'Indre, les processions de *Martin-Martine* à Cambrai, de *Reuse-Papa* à Dunkerque, de *Lyderie et Phinaert* à Lille, de *Gayant et de sa famille* à Douai, et tant d'autres, affectent des allures historiques qui n'excluent pas la joie, mais en relèvent la nature.

II

MASQUES ET MASCARADES

Le masque, on le sait, est vieux non pas comme le monde, ce qui serait beaucoup dire, mais comme l'antiquité. Nous ne referons pas son histoire : mais

nous remarquerons que le mot par lequel nous le désignons, *masque*, vient de l'arabe *maskara*, qui, dans la langue de l'Alcoran, signifie bouffonnerie. Les Italiens en ont fait le mot *maschera*. Le masque dont nous parlons est ce faux visage d'étoffe ou de carton que les enfants mettent sur leurs faces d'innocence et de sincérité, et les grandes personnes, sur leurs faces qui ont perdu l'innocence et ne gardent pas souvent la sincérité.

Il y a des étymologistes qui font venir le mot *masque*, d'un mot de basse latinité *masca*, auquel les lois lombardes assignaient le sens de *sorcière*, et l'on remarque qu'en Savoie, en Dauphiné, et dans les provinces de France limitrophes de l'Italie, le mot *masca* avait le sens que lui donnaient les lombards. Il y a un siècle et demi, dans les montagnes qui dominent Toulon, on désignait du nom de *pas de la masque*, une ruelle étroite, que la légende populaire, facile à s'effrayer et curieuse de mystère, prétendait habitée par une femme revenant, certainement coupable de sorcellerie.

Molière l'a peut-être employée dans ce sens, quand il met dans la bouche du *Malade imaginaire*, s'adressant à la petite Louison, cette phrase : « Ah ! Ah ! petite masque, vous



Isabelle Venitienne Amante de Léandre, de l'opéra.
du Carnaval de Venise.

seize sols, et chacun maître apothicaire de cette ville, leur doit deux muscades ; comme pareillement, chacun marchand, une main de papier, ou deux chandelles de la valeur, etc. »

Jusqu'au XVIII^e siècle, il est même à noter que les théâtres réservaient pour ce temps de liesse, leurs comédies les plus grasses : la Comédie-Française n'échappait pas à la contagion et représentait gaillardement *Don Japhet d'Arménie*, de Scarron, qui n'est certainement pas une pièce pour les pensionnats de jeunes filles.



Fille de Barquerole dansant la furlana, à l'opéra.
du Carnaval de Venise représenté à Paris.

Suite de Costumes pour le Carnaval de Venise



Habit de Chasseur.

Habit d'heure du jour.

Habit du Soleil.

Habit d'Ixion.

Habit de Chasseur.



Habit d'heure de la nuit.



Habit de Folie

ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur ! »

Voilà pour l'origine du mot ; voyons maintenant l'usage de la chose. Les anciens en laissaient l'emploi au théâtre, et je ne sache pas qu'ils s'en soient servi dans la vie civile, encore que l'on prête à Poppée l'habitude d'avoir eu recours à un masque, pour défendre, contre les vivacités de l'air, la fraîcheur de son teint.

Sous François I^{er}, toutes les dames portaient le masque : il n'était pas de circonstance dans la vie où elles n'en abusassent : dans la rue, à pied, à cheval, en litière, en promenade, en visite, au prêche même, elles ne se montraient qu'avec le visage caché par un demi-masque, le *loup*, qui se faisait en velours noir.

On lit dans un chroniqueur : « Indépendamment de la coquetterie, les intérêts les plus opposés, la galanterie et la jalousie, contribuèrent à mettre le masque en vogue. Les femmes galantes se masquaient pour aller en bonne fortune, et les maris jaloux forçaient leurs femmes à se masquer pour les soustraire aux regards des hommes à bonne fortune. C'est ainsi qu'en usent encore aujourd'hui les maris dans l'île de Zante. »

Le même chroniqueur dit autre part :

« C'est le besoin de la liberté qui introduisit dans la ville de Venise l'usage du masque et en fit pendant la moitié de l'année une pièce nécessaire de l'habillement. Las d'être emprisonnés dans leur grandeur, les nobles eurent recours à ce déguisement pour jouir des plaisirs incompatibles avec la gravité du costume patricien, que le carnaval seul leur permettait de dépouiller. Aussi le prolongeaient-ils le plus qu'ils pouvaient. »



Habit d'heure du Jour



Habit de Faune.



Habit de Vestale.



Habit de Triton.



Habit de Plutus.



Habit de Triton.



Habit de Naiade.



Habit de Junon.



Habit de Capitain.



Habit d'amour.



Habit de Voleur.



Habit de Vestale.



Habit de Jardinier.

Mais être seul avec un masque, cela manque de gaité ; de là le besoin de s'unir entre gens masqués, pour se livrer à toutes sortes d'ébats : et ce fut la mascarade.

Il en est une bien triste, dont l'histoire de France fait mention sous le règne de Charles VI. On lit dans un livre d'histoire : « Pour égayer une noce à laquelle la cour assistait, ce prince et cinq seigneurs de sa suite se déguisèrent en sauvages. Ils étaient vêtus d'habits de toile enduite de poix, sur laquelle on avait collé des étoupes. Une torche approchée inconsidérément d'un ces masques mit le feu à son déguisement. Bientôt la troupe entière fut en proie aux flammes. La salle retentit de cris de douleur et d'effroi. Une dame de la cour sauva le roi en l'enveloppant dans sa mante, ce qui n'empêcha pas le prince de retomber dans sa folie, pour n'en plus guérir. A la réserve d'un seul qui eut assez de présence d'esprit pour se jeter dans une cuve d'eau, les autres acteurs de cette mascarade périrent dans les plus horribles supplices. Le duc d'Orléans, auteur involontaire de ce malheur, n'y put d'autre remède que de leur faire chanter un *requiem*. »

C'est une imprudence également qui valut à Scarron son infirmité : Il s'était couvert de plumes de la tête aux pieds pour figurer dans une mascarade, et l'on assure même qu'il n'y avait pas l'intermédiaire d'une toile entre sa peau, enduite de poix, et les plumes qui le transformaient en oiseau ; un maladroit mit le feu à ses plumes, et le malheureux poète n'eut d'outré ressource que de se jeter à l'eau, pour éteindre les flammes qui l'entouraient. Mais il n'en fut pas moins très gravement atteint et sortit cul-de-jatte de cette mésaventure, ce qui ne lui enleva rien cependant de sa proverbiale gaité.



Habit de Jardinier.



Habit de Vertume.



Habit de Furie.



Habit de Plutus.



Habit de Jardinière.



Habit du Temps.



Habit d'heure du jour.



Habit de Vieillard.

Costumes de la célèbre suite de Gillot

(Cabinet des Estampes)



COSTUMES DU CARNAVAL DE ROME (1812)
(Gravure de Pinelli)

Heureusement que les mascarades ne prirent pas toujours fin sur des minutes si tragiques. En Angleterre c'était une distraction de cour, si l'on en croit Shakespeare, qui, dans son *Henry VIII*, nous montre en un bal donné par le cardinal Wolsey, son héros en habit pastoral. Pour une fois le loup se changeait en berger.

A la cour de Charles IX, dans un bal dont un tableau de Pourbus nous a gardé le souvenir, on voit les princes et courtisans costumés en personnages de la comédie italienne : le duc de Guise, dit le Balafre, en Scaramouche, le duc d'Anjou, plus tard Henri III, en Arlequin, le cardinal de Lorraine en Pantalon, Catherine de Médicis en Colombine, et le roi lui-même en Sbrigella.

Le roi René, avait fondé à Aix en Provence, des mascarades d'un caractère spécial, où se mêlait un élément religieux ; mais comme il y avait de la poésie dans le sentiment en cette lointaine époque, la mythologie dans la procession fraternisait avec la bible.

Plus tard l'élément sacré fut écarté, et dans les fêtes données par les princes, la mythologie l'emporta. On prenait pour thème un épisode de la fable, qu'on entrecoupait de danses et de chants.

Du temps où les places, les carrefours et les boulevards

étaient les seuls endroits où la foule carnavalesque pût se réunir, les mascarades présentaient leur maximum de variété, d'imprévu, d'élégance même. Mais du jour où il y eut des bals masqués dans des endroits clos, théâtres ou autres édifices, avec un droit payant, la mascarade de la rue perdit de son accent, et descendit d'un degré — et même de plusieurs — l'échelle de l'urbanité. Les délicats tinrent pour les bals, où le costume et le masque étaient remplacés par le *domino* ; les autres, ceux du carrefour, se réfugièrent dans des farces, souvent grossières, qui changèrent la qualité de l'amusement. Et pourtant ces heures de liesse, à toutes les époques, ont eu des fervents : tromper les gens sur ce qu'on est, à la faveur d'un déguisement, c'est là une joie que l'humanité connaît à tout âge.

« Le Régent, dit un chroniqueur d'autrefois, tout le premier, s'est diverti comme un prince au bal de l'Opéra. Masqué jusqu'aux dents, il ne s'y croyait jamais assez méconnaissable. Aussi, pour être mieux déguisé, autorisait-il son ministre Dubois, à qui il avait quelquefois allongé des coups de pieds dans le ventre, à les lui rendre dans le sens opposé. Dieu sait si le drôle usait de la permission. Une fois que ce complaisant prenait trop fréquemment et trop rudement sa revanche : *Plus doucement, l'abbé, lui*



CARNAVAL DE ROME (1812)
(Gravure de Pinelli)



D. Rosio Del.

Bal de l'Opéra

Ayuntamiento de Madrid



(Cabinet des Estampes)

LE MARDI GRAS.

Un char de Masques, par J. Adam (époque Louis-Philippe)

dit en se retournant son altesse royale, *plus doucement*, tu me déguises trop. » Et le même chroniqueur, qui parfois se hausse au rôle de moraliste, ajoute :

« La bêtise et la grossièreté abusent quelquefois de la liberté du carnaval. Mais cela est plus souvent imputable au défaut de jugement et d'usage qu'à l'intention. Voulez-vous ne pas outre-passer la liberté du bal ou du carnaval, ne dites pas sous le masque ce dont vous rougiriez à visage découvert ; ne dites pas à la personne sans masque, ce que sans masque vous ne sauriez entendre. On ne fait qu'user de cette liberté, quand on se borne à exciter la curiosité par des malices que soi-même on supporterait sans se fâcher.

« C'est un art tout particulier que d'amuser celui qu'on tourmente, que de faire rire celui qu'on pince. Cet art exige une grande vivacité d'esprit et une grande finesse de tact. C'est surtout celui des femmes. Elles dépensent plus

de véritable esprit au bal masqué, dans une seule nuit, que n'en pourraient produire, en se cotisant pendant une année, toutes les académies de France.

« Un petit masque, qui, pour briller au bal de l'Opéra, avait loué à la friperie une défroque de Cupidon, le carquois sur le dos, l'arc en main, et le front ceint d'un mouchoir sale, importunait de ses agaceries toutes les personnes qu'il rencontrait. « Regardez-moi donc, disait-il à une dame qui ne s'occupait guère de lui, je suis l'Amour ! — Cela se peut, répartit la dame ; mais assurément tu n'es pas l'amour propre. »

On se plaint à juste titre que nos mascarades, qui devraient être plaisantes, soient au contraire capables d'engendrer la mélancolie. Cela vient de ce qu'elles ne sont plus composées que de figurants parfois payés — et de là ennuyés eux-mêmes, — et que l'idée directrice n'est qu'épisodique, sans autre signification.



(Cabinet des Estampes)

DIVERTISSEMENTS DES JOURS GRAS A PARIS
(Epoque du Premier-Empire)



(Cabinet des Estampes)

Carnaval de 1831 ou Délire des factieux républicains.

Estampe satirique

Il faut aller à l'étranger, dans le nord, par exemple pour trouver encore des cortèges masqués et costumés auxquels prennent part les gens les plus considérés de la cité : Ceux-là s'amuse vraiment, et par là amusent les autres.

Dans un vieux livre j'ai retrouvé la description d'une mascarade flamande, que je veux transcrire ici, parce qu'en la lisant il m'a semblé voir passer devant moi un de ces brillants cortèges qui sont de tradition à Saint-Ghislain, par exemple. Depuis un siècle, la fête n'a guère changé ; mais on la mène avec assez d'entrain, de génération en génération, pour qu'elle échappe à toute trace de vétusté.

Je lis dans le vieux bouquin :

« Soit que les acteurs qui y figuraient (au cortège du mardi gras) appartenissent à la classe élevée de la société, soit qu'ils eussent le talent et l'esprit d'imiter ou de parodier la sottise et les folies d'autrui, soit que je leur aie prêté une intention qu'ils n'avaient pas et l'esprit qui leur manquait, comme cela est arrivé à plus d'un commentateur, les différentes scènes qu'ils représentaient me paraissent avoir un autre but que celui d'amuser la populace par d'insignifiantes facéties, et chacune d'elles me semble se rattacher à une idée morale et contenir une leçon. Eh ! pourquoi non ? Un tombereau fut le berceau de la comédie, et celui de Thespis a voituré dans les bourgs de l'Attique plus d'une utile sorte.

« Une Renommée ouvrait la marche. Loin d'avoir les cent yeux que lui prêtent les poètes, les deux seuls qu'elle possédât étaient couverts d'un épais bandeau ; mais en revanche, elle avait cent oreilles de formes différentes, et parmi lesquelles se dressaient plusieurs oreilles d'âne. Montée sur un cheval de poste, elle en hâtait la marche avec un fouet qu'elle faisait claquer à nous étourdir. A son dos étaient attachées des ailes fort semblables à celles de l'oiseau dont les jésuites ont enrichi cet hémisphère, et c'est le plus innocent de leurs présents ; elle faisait retentir à la fois ses deux trompettes. Celle qui ne s'appuyait pas sur la

bouche était ornée d'une banderole sur laquelle on lisait, en lettres gothiques : gazette.

« Venaient ensuite, sur des ânes, et rangés sur deux files, je ne sais combien d'hommes revêtus des habits de Basile, coiffés de son large chapeau, décorés de son ample rabat. Les uns, au teint pâle, aux joues creuses, semblaient consumés par la haine et l'envie ; un feu sombre brûlait dans leurs yeux. Les autres, bouffis de colère et de santé, lançaient de côté et d'autres des regards étincelants de fureur et d'ivresse. D'une main ils tenaient un petit instrument que je pris d'abord pour une croix, vu la dévotion avec laquelle ils la baisaient. J'allais crier à la profanation, quand je reconnus que ce n'était qu'une dague de l'espèce de celles qu'en leur vieux temps les chevaliers appelaient *miséricorde*, parce que c'était avec elle qu'on donnait le coup de grâce ; de l'autre main, les uns portaient une torche et les autres un éteignoir. En tête de la proces-



(Cabinet des Estampes)

BAL MASQUÉ A L'OPÉRA
par Devéria



(Cabinet des Estampes)

LE CARNAVAL A PARIS
par Debucourt

sion marchait une bannière sur laquelle on lisait ces mots, écrits en lettres rouges : *Eteindre, Allumer*. Elle était portée par un pèlerin qui botté et épéronné comme un chevalier du Saint-Sépulcre, et réunissant, dans un costume à lui, l'attirail guerrier d'un noble du douzième siècle et l'équipement grotesque d'un moine du onzième, portait une cuirasse par dessus son froc et un chapeau à plumes par dessus son capuchon. Cependant tous ces personnages chantaient à tue-tête, sur l'air *relantamplan tirelire*, ces couplets dont les sujets de Thoas faisaient retentir les échos de cette Tauride où M. de Richelieu a été prendre des leçons d'humanité :

On va leur percer le flanc,
Plein plan, relantamplan tirelire
En plan,

On va leur percer le flanc,
Que nous allons rire !
Que nous allons rire,
Relantamplan tirelire.

Le ciel demande leur sang,
Plein plan, relantamplan tirelire
En plan,

Le ciel demande leur sang,,
Que nous allons rire, etc.

» Telle est notre prière quotidienne, disait en levant les yeux au ciel, la nonne sanglante à la comtesse de Pimbèche, qui, comme elle, suivait à pied cette mission, et, soupirant, répondait à chaque verset : Ainsi soit-il !

» Regarde donc, voici la farce du noble et du vilain, di-



(Cabinet des Estampes)

MARCHE DE CARNAVAL.
Sous la Restauration



(Cabinet des Estampes)

Estampe allégorique

familièrement une de mes voisines à un homme qui était trop jeune pour être son mari, et pas assez pour être son fils. Les personnages qui jouaient cette farce marchaient deux à deux. Elle avait autant de scènes qu'il y avait de couples.

» La scène première était jouée par deux hommes à peu près nus. L'un petit, chétif, rachitique comme un grand d'Espagne, voulait mettre à la chaîne un homme grand, gros, et fort comme un Hercule, et lui disait : *Sers, vilain*. Dans la seconde, un homme assis, et les bras croisés, faisait verser à ses pieds, par un homme qui portait les différents attributs du travail et de l'industrie, les fruits et l'or même acquis au prix de ses sueurs. Le refrain de celui-ci était : *Travaille, vilain*. Dans la troisième, un homme assez semblable au portrait que les poètes nous ont fait de l'ignorance, foulant sous ses pieds les livres et les instruments de la science, disait en bâillant, à un



(Cabinet des Estampes)

Promenade des Jours Gras

La Folie mène les grands et petits Enfants, les Jeunes et les Vieux, les filles et les Savans, personne n'est ce qu'il paraît être et le Diable est aux trousses de tous

A Paris chez Martinet, Libraire, rue du Cag 11, 13 et 15

Physionomies des théâtres (du Boul du temple.)



(Cabinet des Estampes)

DERNIER GALOP ET CULBUTE GÉNÉRALE.

Il est convenu qu'on ne sort pas d'un bal de Théâtre sans s'entamer quelque chose, ou sans bagateller à qui se croit le lendemain, et que je me suis amusé! Nous nous sommes roulés les uns sur les autres. Une Bourgeoise a reçu un coup de pied dans le ventre; un Magicien a eu l'œil poché; un marquis s'est frotté avec un sauvage; nous étions défilés comme cent mille hommes et nous avons ris comme des fous!!

Lithographie de Prache

docteur décoré des insignes qui caractérisent les adeptes de chaque faculté, et en lui déroulant un vieux parchemin griffonné d'une écriture surannée : *Obéis, vilain*.

» Cette farce du noble et du vilain, ouverte par un vieillard qui représentait Adam, le père commun de tous les hommes, était fermée par le Néant, dont la faulx nivelle tout.

» Après venait le cortège des ambitieux. Les scènes qu'ils répétaient tenaient tout à la fois du comique, du pathétique et du bouffon. On eût dit une tragédie de Shakespeare.

» D'abord on voyait la Fortune distribuant au hasard des mitres, des casques, des tiaras, des couronnes et des bonnets de nuit à la foule avide qui suivait son char en criant, ceux-ci, *A moi!* et ceux-là, *Encore!* Il était rare que chacun fut coiffé à l'air de sa figure, même ceux qui portaient le bonnet de nuit. Derrière le char, tel homme se pavait en chape, tel autre en uniforme, tel autre en livrée.

Ces derniers n'étaient pas les moins fiers. Parmi eux se faisait remarquer



Habit de Plutus.

Habit de Furie.

Habit de Triton.

Habit de Folie.

Habit du Destin.



Habit de Junon.

Habit d'Amour.

Habit d'heure de la nuit.

Habit de Furie.

Habit d'heure de la nuit.



Habit de Faune.

Habit de Naxade.

Habit du Temps.

Habit d'heure du jour.

Habit du Soleil.



Habit de Folie.

Habit de Folie.

Habit de Spectre.

Habit de Roi.

Habit de Vestale.

Costumes de la célèbre suite de Gillot
(Cabinet des Estampes)

Ayuntamiento de Madrid

un personnage qui ressemble trait pour trait au comte de Tuffière. Marchant comme lui, la tête haute, il parlait le nez au vent. Le vent et la vanité gonflaient ses joues, et s'en échappaient par la bouche en bruit articulé qui parfois ressemblait à des paroles. Il regardait le monde de cet air dont on exige le salut, et, cependant il ne saluait personne ; et, pour qu'on ne pût pas attribuer à la défectuosité de sa vue ce défaut de politesse, il avait eu la précaution de la fortifier par une paire de besicles, à travers laquelle il regardait d'autant plus fixement les gens, qu'ils voulaient moins les apercevoir. Il prétendait absolument avoir le pas ; et si, par hasard, il rencontrait au milieu des rieurs, quelqu'un qui s'avisait de le contrarier, et à plus forte raison de le contrôler, il criait à ce contrôleur en montrant son propre habit : *Respect à la livrée !*

» Après cet homme dont la foule s'amusait assez,



Voiture de Masques



Folies du Carnaval



Le bœuf gras

« Agn. Tassin et C^e Quai des Augustins 53 »

venait un vieillard d'une physionomie noble et agréable. Celui-là saluait avec grâce et parlait avec facilité ; tout en conservant une contenance assez auguste, il disait à chacun : *Je suis votre très humble serviteur*, et de fait, il semblait l'avoir été de beaucoup de monde, quoique dans le fait il n'ait servi personne, en tant que servir soit synonyme d'obliger. Il portait un manteau de couleur incertaine, mais autour de lui étaient suspendus ou les habits qu'il avait quittés, ou les habits qu'il pourrait prendre. Il en changeait à chaque instant pour endosser la couleur dominante dans le groupe qu'il traversait, et n'avait pas l'air d'attacher la moindre importance à ces travestissements. Un greffier cependant en tenait note derrière lui et les consignait avec une plume de fer, sur des tables d'airain, de la forme du *Moniteur*.

» Place à M. Lune ! place à M. Lune ! s'écria-t-on de toutes parts. M. Lune est un masque noir dont la face

arrondie ressemblait assez, pour le moment, à celle que l'astre dont il porte le nom nous fait voir quand il est dans son plein.

Je dis pour le moment, car, par une autre analogie non moins surprenante avec la lune, la plénitude de M. Lune, à l'aide de je ne sais quel artifice, croît et décroît et prend tour à tour les formes qu'affecte Diane dans ses phases diverses. Il semblait comme elle aussi exercer sur ce globe sublunaire une influence qui n'était pas toujours bénigne ; quand je le perdis de vue, il entra dans son déclin.

» Venait ensuite une cage remplie d'animaux innocents les moutons exceptés ; ceux-là, disait-on, sont d'espèce maligne, et s'entendent parfaitement avec une hyène stupide

finit par le décaver, grâce à brelan de rois, quoique celui-ci eût presque tous les cœurs en main.

» La nuit tombait. Parmi les derniers masques, le seul qu'il me fut possible de voir bien distinctement fut un gros homme en soutane, qui passait son temps à plonger un tuyau de plume dans un baril de moutarde, puis soufflant dans ce chalumeau, il formait des bulles qu'il lançait gravement dans le vague de l'air. Quelques enfants couraient après ces amusettes, dont les vieilles femmes tâchaient de diriger le vol avec leurs éventails. Mais le grand nombre n'y attachait aucune importance, et plusieurs même, à leur arrivée, les anéantissaient avec des chiquenaudes. Ce personnage s'appelait le *Grand Moutardier*. »

Cela se passait vers 1815, et l'on se demande si cela



LE CARNAVAL DES RUES DE PARIS
Cire du Cabinet de Monsieur Damery Chevalier
De ces sortes de Masquerades, Les Artistes font leurs plaisirs.
Il faut les voir à nos parades, C'est là qu'ils combinent leur plaisir.
Chacun retrouve à son ouvrage, Quand Mardi-gras est entré.
Tout est mangé selon l'usage, Et l'on est toujours allé.

et féroce qui dominait la cage dont on finit par la chasser. Par quelle singularité l'agneau favori de ce méchant animal portait-il un rabat !

» Parut après Croque-Mitaine. Vêtu comme Agamemnon, il en prenait les airs, et se faisait appeler le roi des rois. Je le pris d'abord pour un héros, je reconnus bientôt que ce n'était qu'un huissier, et que les exploits dont il se vantait étaient d'un praticien et non d'un tacticien, et figuraient bien moins dans l'histoire du *Cid*, que dans celle de l'*Intimé*. Croque-Mitaine avait auprès de lui une femme aveugle qu'il appelait sa fortune, femme très prodigue à son égard et beaucoup plus grande que lui. Il jouait au brelan avec elle et un troisième personnage qui faisait habituellement son va-tout ; et il jouait avec un tel bonheur qu'il

ne pourrait pas être daté d'hier.

La tradition des fêtes du nord a d'ailleurs trouvé un élément nouveau de succès, dans l'effort considérable accompli par M. Marquet pour faire d'Ostende un centre d'art unique au monde. Qu'on se rappelle le magnifique défilé de costumes de l'an dernier, ce défilé qui au temps de Pâques 1907, réunit le concours d'un grand nombre de sociétés, et donna aux deux cents mille voyageurs accourus, un inoubliable spectacle de couleur, de richesse et de joie. Cette année, nous croyons savoir que la fête sera plus éclatante encore, l'habile manager de la reine des plages du nord étant disposé à toutes les folies, pour réaliser dans sa plénitude, les heures de beauté qui agitent leurs grelots dans son rêve.

En Allemagne, en Belgique, en Espagne, les cortèges

La Walse*Le Bon Genre, N. 1.*

carnavalesques ont existé dès longtemps et existent encore. Nous venons de rapporter un carnaval flamand, qui certes, offrait une curieuse physionomie.

Mais il semble bien que Rome et Venise et en leur imitation, Nice, soient les foyers les plus brillants du carnaval. Depuis des temps très lointains, le carnaval de Rome se manifeste avec une magnificence toute particulière ; je n'en veux pour preuve que la description d'une lettre que Millin publiait en 1812 et dont nous allons donner quelques fragments.

» Cette rue (*Via del Corso*) est parée comme pour la fête d'un saint, ou pour une procession religieuse. Tout annonce qu'elle va être le témoin de quelque cérémonie remarquable. De grandes pièces de damas rouge rayé, bordées de galons et de franges d'or, ou du moins d'un métal qui lui ressemble, tapissent les balcons et les appuis des fenêtres ; plusieurs palais ont des galeries extérieures vitrées, pour jouir de la vue du *Corso* et

La Ernis. Contredanse.*Le Bon Genre, N. 19*

des scènes du carnaval. Des échafauds, plus économiques que solides, bordent la chaussée et sont établis sur les parapets ; plusieurs rangées de chaises sont sur les trottoirs des palais Fiano et Ruspoli. On nettoie l'excellent pavé de petits cubes de basalte noir dont la chaussée est couverte, et l'on y promène les chevaux qui disputeront le prix, afin de les accoutumer à la vue du lieu qu'ils doivent rapidement parcourir. Ils ont la tête, le cou, et une grande partie du corps couverts d'une *valdrappa* de toile blanche, attachée avec des rubans de différentes couleurs ; ils agitent déjà avec vivacité le panache blanc ou bigarré qui pare ordinairement leur tête : les palefreniers les mènent doucement par la bride : ils les placent au point de départ en dirigeant leur tête vers le *Corso*....

» Le jeudi 30 janvier, dès la pointe du jour, les boutiques des marchands de masques étaient ouvertes : on voyait à leurs portes de grands mannequins vêtus de différents

La Poule.*Le Bon Genre, N. 43*

costumes qui étaient à louer ; on aurait pris déjà ces hommes de paille pour des masques. La rue de San Lorenzo in Lucina était bordée, de chaque côté, de marchands qui vendent à la livre, dans des paniers, des petites boules blanches qu'on croirait être des dragées, et qu'on nomme en effet des *confetti* ; ce n'est que de la *pouzzolane*, qu'on a passée dans un bain de lait de chaux. La couleur noire que ces boules ont dans l'intérieur quand on les brise, ajoute encore à l'illusion. Ces *confetti* sont les armes dont chaque masque se fournit plus ou moins abondamment, pour prendre part au burlesque combat qui va se livrer.

» Un peu avant deux heures, la garde occupe le *Corso*, et borde la haie pour empêcher les accidents. La plupart des masques dînent, selon l'usage du peuple romain, à midi ; à une heure la cloche du Capitole, qui ne sonne que dans les plus importantes occasions, donne le signal pour se rendre à la

LES FARCES DES RUES DE PARIS



LA RUE SAINT-ANTOINE
Eventail du XVII^e Siècle

(Musée Carnavalet)

Ayuntamiento de Madrid

maskerata. Les voitures commencent à circuler, et les masques se promènent entre les deux files..... Qui pourrait compter tous ceux qui prennent part à cette grande farce de la folie ? Le premier jour, le concours était assez considérable : les lundi, mardi, mercredi de la première semaine, il y avait peu de monde et de mouvement ; le jeudi gras, la foule et le tumulte augmentèrent ; le lundi encore et le mardi il était inconcevable : parmi les cinquante mille personnes qui s'agitèrent dans le Corso, plus des deux tiers étaient masqués.....

Et le spectateur décrit avec un soin minutieux, les *Pulcinelli* et les *Pulcinella*, les *Arlequino*, les *Cocchiere des Matti* (cochers des fous), les *Cioccare*, les *Birbanti*, les *Michetti*, les *Cascherini*, et autres, dont on retrouvera les types dans les curieuses estampes de Pinelli, dont nous donnons les reproductions.

Dans le cadre incomparable de Venise, avec les canaux et les palais, le carnaval pouvait offrir un spectacle d'une incomparable splendeur, surtout au temps où la ville des doges n'avait pas perdu son indépendance : on l'y prolongeait une partie de l'hiver, c'était une débauche d'illuminations, de feux d'artifice, de gondoles fleuries, de chants qui semblaient s'envoler des canaux, de costumes somptueux ; mais il y régnait une licence sans mesure ; la tourbe des fêtards de l'Europe s'y ruait, avec d'autant plus d'entrain, que les jeux de hasard y étaient autorisés, et qu'on y risquait des fortunes, sous l'œil avide ou désabusé des plus célèbres et tarifées courtisanes.

Enfin, désormais, il faudra retenir le carnaval à San-Sébastien, qui promet d'être exceptionnellement brillant. Il y aura de ce côté, des formules nouvelles, auxquelles le pittoresque de la ville donnera une couleur originale. Dès le 23 février, les fêtes commenceront et il y en aura jusqu'au 3 mars avec des cortèges, des cavalcades, des batailles de confettis, et des échanges de visites, entre les reines d'ici et de là, c'est-à-dire, de ces rencontres joyeuses où les âmes populaires apprennent à se connaître et à s'aimer.

Enfin, tous ceux qui sont allés à Nice savent que l'élégante cité a conservé la tradition de son carnaval : celui-ci est toujours brillant, rutilant, éclatant et assez souvent paré d'imprévu.

III

LE BŒUF GRAS

Il n'est pas permis, quand on parle du carnaval à Paris, de ne point consacrer un paragraphe au Bœuf Gras, d'abord parce que la coutume de le promener en cortège remonte loin dans le passé, et aussi, parce que depuis quelques années, on semble s'appliquer à lui rendre son ancien lustre, singulièrement effacé depuis 1870. Ce ne sont encore que des essais par quartiers, mais un jour tous les quartiers s'uniront et l'on



*Arlequin et Scapin
disputant sur leurs tibus de famille*

Lug. Larm 1817

reverra la fête populaire, dont les hommes, aujourd'hui âgés d'un demi-siècle, se souviennent avec une joie quelque peu mêlée de mélancolie.

Il semble bien que la fête du Bœuf Gras, précédant immédiatement la célébration d'une fête catholique nous est venue en droite ligne du paganisme.

Le 16 mars 1711, on faisait des fouilles sous le chœur de Notre-Dame pour y creuser le caveau destiné à l'inhumation des archevêques de Paris ; à quelque profondeur, on mit à nu plusieurs pierres dont une est particulièrement intéressante pour le sujet qui nous occupe. Cette pierre devait faire partie d'un autel à Jupiter, et les archéologues sont d'avis que cet autel était postérieur à la conquête de César.

La pierre, que nous reproduisons, porte sur une de ses faces, un taureau, l'échine barrée de l'étole sacrée ; il se silhouette sur un fonds de feuillage. Sur son dos et sur sa



(Cabinet des Estampes)

PROMENADE DU BŒUF GRAS

Défilé en Commerce de la Boucherie de Paris.

composé par M. POT, Costumier.

D'après la lithographie de Courson
(Restauration)

Pierre sculptée
trouvée dans les
fouilles de Notre-
Dame en 1711.



Première face



Deuxième face



PARIS N° 16.

DESCENTE DE LA COURTILLE.

17 FEVRIER 1839.

(Cabinet des Estampes)



Troisième face



Quatrième face

tête sont placées trois grues ; dans le haut du bas-relief, on lit deux mots : TARVUS TRIGARANUS. Il est plus que probable

disait-on, dans le signe du Zodiaque appelé le Taureau. La pierre dont nous venons de donner la description prouve que les Lutéciens adoraient le taureau zodiacal ; c'est

que l'ouvrier qui a sculpté les lettres n'y regarda pas de trop près quant à l'orthographe, et au lieu de TAURUS creusa le mot tel qu'il se lit dans l'inscription. Trigaranus doit désigner les trois grues : il s'agirait donc d'un taureau aux trois grues, le taureau étant l'objet d'un culte quasi universel, et surtout général chez les Gaulois. Les autres faces de la pierre portent des images de Jupiter, de Vulcain et de Esus, ce dernier étant une divinité spéciale aux Gaulois. Or, il y a évidemment un lien de parenté incontestable entre le taureau dédié à Jupiter par tous les peuples où le culte astronomique avait pénétré et notre bœuf gras d'autrefois, que l'on fêtait généralement à l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire à l'époque où le soleil entrait,

donc à eux que remonte l'origine du Bœuf gras, qui, plus tard, fut promené par les rues, le jeudi qui précédait le dernier jour du carnaval, puis le dimanche et le mardi qui précédait le premier jour du carême.

Ce bœuf, qu'on appelait bœuf gras à Paris, était, en d'autres localités, baptisé bœuf villé, violé ou viellé, pour indiquer que le cortège qui lui était fait était accompagné de joueurs de violons ou de vielles. Dès longtemps il ne se mêlait plus à la cérémonie aucune arrière-pensée religieuse.

La cause déterminante ne semblait plus être que l'amusement de la foule, et une occasion spéciale de liesse et de liberté, — je ne dis pas de licence.



(Cabinet des Estampes)

ET NOUS AUSSI J'VALSONS.

(Estampe du temps de la Restauration)



(Cabinet des Estampes)

FIN DE BAL MASQUÉ



(Cabinet des Estampes)

LA PORTE DU BAL APRÈS LE SPECTACLE



Paris chez Dupré, Galerie Colbert

Im. de Lemerrier, Bernard et Co

SORTIE DU BAL. (6 heures du matin)

C'est grand jour quand les perruques, les jennots, les pipins, etc., regagnent leur demeure; la nouvelle fumant sa pipe et laissant pendre à son cou son marmot de carton, l'alsacienne oubliant son rôle maigre, la jupe relève et la main dans son gousset, le sauvage reporte au costume ses plumes et sa moustache, beaucoup ont perdu leur bourse pour changer d'habits, ce qui pourra en faire rester quelques uns en polichinelle

(Epoque Louis-Philippe)

Si l'on en croit même les anecdotes du vieux Paris, la fête du bœuf gras était attendue avec impatience. On lit chez l'un d'eux, à la date de 1739, les lignes suivantes :

» Les garçons bouchers de la boucherie de l'Apport-Paris n'attendent pas en cette année le jour ordinaire pour faire leur cérémonie du Bœuf gras; le mercredi matin, veille du jeudi gras, ils s'assemblèrent et promènèrent par la ville



(Cabinet des Estampes)

BAL COSTUME.



(Cabinet des Estampes)

PROMENADE DE MASQUES SUR LES BOULEVARDS

(1854)



Pus qu'ça d'lorgnon! ... Et du pain? Bojour, ma'ame...



— Parbleu! si vous deviez les épouser toutes, mauvais sujets! les oncles n'y suffiraient pas.

— Ni les neveux non plus, mon oncle.

un bœuf qui avait sur la tête, au lieu d'aigrette, une grosse branche de laurier-cerise; il était couvert d'un tapis qui lui servait de housse. »

Ce bœuf portait en outre sur son dos, un enfant, très légèrement vêtu, — trop légèrement pour sa santé — ayant une écharpe bleue, et tenant de la main gauche un sceptre doré, et de la main droite une épée nue : cet enfant figurait le *roi des bouchers*. Deux garçons bouchers vêtus de jipons rouges et de trousses blanches, et coiffés soit de turbans, soit de toques rouges liserées de blanc, se tenaient debout à la tête du bœuf gras, la main posée sur une de ses cornes, et une quinzaine d'autres garçons bouchers, vêtus de même, escortaient la bête. L'historien continue :

« Ils parcoururent en cet équipage plusieurs quartiers de Paris, se rendirent aux maisons des divers magistrats ; et,

ne trouvant pas dans la sienne le premier président du Parlement, ils se décidèrent à faire monter dans la grande salle du Palais, par l'escalier de la Sainte-Chapelle, le bœuf gras et son escorte. Et après s'être présentés au président, ils promènèrent le pauvre animal dans diverses salles du Palais, et le firent descendre par l'escalier de la Cour Neuve, du côté de la Place Dauphine. »

La fête se poursuivit le lendemain dans Paris, mais sans qu'on forçât le bœuf gras à une pareille gymnastique.

Et jusqu'à la Révolution, la corporation des bouchers eût à cœur de donner à ses promenades du bœuf gras, surmonté de l'enfant-roi, un éclat capable de lui valoir le suffrage empressé et bruyant des parisiens.

Mais, à la Révolution, la cérémonie fut supprimée. Elle fut rétablie par Bonaparte, avec cette différence que l'enfant, porté par le bœuf gras, ne devait plus avoir en main ni épée nue, ni sceptre. Vers le milieu du XIX^e siècle, l'enfant se trouva au milieu du cortège, sans trouver place sur le dos du ruminant fleuri. Depuis 1870, la fête changea de caractère. Aujourd'hui, on essaye bien de secouer encore les grelots de la vieille gaité gauloise : mais le cornet à bouquin de nos pères est remplacé par un tas de fantaisies mirlitonnesques plus agaçantes en-



— Tu vois bien la blonde d'Henri, là! qui parle à ce grand avec une barbe... — Ça!... c'est la femme de Clément... — Eh bien, oui, c'est ça... tu vois, elle va souper avec le petit Russe... Eh bien, mon Nini, Chévrier l'attend au Café Anglais... un si brave garçon! — Ça n'est pas gentil!



— C'est un diplomate... — C'est un épicier... — Non, c'est un mari d'une femme agréable. — Non! Cabochet, mon ami, vous avez donc bu... que vous ne voyez pas que mosieu est un jeune homme, farceur comme tout, déguisé en un qui s'embête à mort?

Suite de Dessins de Gavarni : "Le Carnaval"

Publiés par le Figaro en 1864



— Il n'est pas ici, madame!
— Il y viendra, madame!



Tenez, Clara, je suis contrarié comme tout ! C'est ma bête de femme qui est partie avec le numéro de mon paletot et ma clef ! A présent, faut que j'attende le jour et que j'aille aux Batignolles pour avoir ma clef... Je suis contrarié comme tout !

core que le cornet de jadis, et c'est surtout la réclame qui fait les frais des cortèges et s'empare du boulevard. Il conviendrait enfin de parler du lendemain de carnaval, qui fut un thème favorable à des dissertations de morale collective. Mais nous n'avons pas à jeter une ombre sur le tableau ; cependant, parmi les aînés de nos lecteurs, il en est peut-être qui se souviennent de la descente de la Courtille, et en parlent encore comme d'un inoubliable tableau. Jules Janin a laissé de cette minute parisienne une peinture pleine de couleurs, que nous allons copier ici, encore que les termes ne soient pas de nature à servir d'éloge à cette descente aujourd'hui disparue : le lecteur en lisant les lignes du maître écrivain, saura, au moins, qu'il n'a pas à regretter la disparition de cette promenade qui marquait la première journée du carême.

« Le mardi gras de Paris, écrit Jules Janin, qui peut, aussi bien que tout autre, tenir sa place parmi les mardis gras célèbres, se termine d'une façon moins édifiante. Quand toute la ville s'est bien proménée pendant trois jours, quand tout Paris, depuis le riche dandy, qui mange la fortune de son père, jusqu'à l'ouvrier, qui a mis son dernier drap de lit au mont-de-piété, s'est bien livré à toutes les joies qui sont à sa portée, celui-ci en voiture, celui-là à pied ; celui-ci avec du vin de champagne, celui-là avec du vin de la taverne ; celui-ci fatigué d'avoir galopé avec des duchesses, celui-là éreinté d'avoir sauté à la Courtille ; les uns et les autres par un accord unanime se rendent à cette même Courtille, la nuit même du mardi gras. Les uns y vont passer la nuit à danser et à boire, les autres y viennent le matin pour jouir de l'ivresse du peuple. Figurez-vous tout un peuple ivre-mort, en habits déchirés, moitié couvert de haillons, moitié couvert d'habits de fête ; il a avec lui, sa femme, et ses filles, et son vieux père, et son chien, et toute la maison, car il faut que la joie soit complète. Cette nuit-là, le peuple a bu sa der-



Voilà la petite avec le brun qui l'amène toujours : le blond qui la ramène toujours va venir.



— Les rats couchés, nous sommes venus — Et... vos petits voisins de l'entre-sol... vous ne les avez pas débauchés ? — Eux ? des poules comme ça ! ça se couche à minuit en carnaval, et puis ça vient vous dire que le carnaval est triste. — Épiciers !

Suite de Dessins de Gavarni : " Le Carnaval "
Publiés par le Figaro en 1864

nière goutte de vin, il a mangé son dernier morceau de pain, il est sûr, en rentrant chez lui, de ne plus trouver un lit pour se coucher, ni un habit pour se couvrir, ni un morceau de bois pour se réchauffer : il a tout vendu, il a tout mis en gages. Que voulez-vous ? Le mardi gras était là : il fallait le fêter. Mais qu'importe ! Le mardi gras a été fêté ; à présent qu'il est parti, à présent qu'il est retombé dans cette nuit profonde où retombent les jours, les mois, les années, les siècles, le peuple rentre à sa triste maison fatigué de plaisir. Ceci s'appelle à Paris, la *descente de la Courtille*. C'est une cohue immense, c'est une mêlée immense, c'est un bruit immense, c'est une ivresse immense, Les beaux jeunes gens de la ville et les belles petites maitresses, encore tout pâles et tout en désordre du festin et du bal de la nuit, accourent et se rangent sur le chemin pour voir tout le peuple descendre. La descente de la Courtille dure quelquefois une demi-journée. Ceux qui passent insultent ceux qui regardent passer ; les uns et les autres se disent mille injures. Hélas ! faut-il dire que dans leurs injures, dans leurs reproches, dans leurs dédains, les uns et les autres ont raison ! »

Depuis longtemps d'ailleurs, on était accoutumé dans le peuple à verser des larmes métaphorique sur la venue du carême et la disparition des réjouissances auxquelles les estomacs gargantuesques demandaient leur béatitude.

Dans ses *Variétés historiques et littéraires*, M. Edouard Fournier a inséré une oraison funèbre, en vers d'ailleurs médiocres, sur la mort du carnaval, que l'on nommait au XVII^e siècle Carême-Prenant. Voici un fragment de cette pièce, à titre de curiosité :

*Oraison funèbre de Carême prenant, composée par le
Serviteur du roy des Melons andarfois.*

Pourquoi, cruelle Mort, trop injuste et sévère,
Nous oste-tu si tost ce prince debonnaire ?
Pourquoy as-tu changé nostre contentement,
Nos liesses, nos joyes, en douleurs et tourment,
Nous privant de celui dont les graces divines
Esclattoient tous les jours au milieu des cuisines,
Qui a fait que les princes ont quitté les combats
Pour chercher les festins, les dances, les esbats ;
Qui mesme a fait changer aux grands chefs de milice
La fureur en douceur, et quitter l'exercice
Des armes pour chercher aux cuisines repos,
Où aux combats des dents ils se monstroient dispos ;
Et, festoyans sans fin de viande assaisonnée,
Comme chapons, poulets, langue de bœuf fumée,
Perdrix, cailles, faisans, patez de venaison,
Lièvres, levraux, lapins, becasses de saison,
Oys sauvages, canards, pluviers et courlie,
Vaneaux et pigeonneaux, l'alouette jolie,

Sans conter le bœuf gras, poulets de fevrier,
Le veau, dont se traitoit l'artisan roturier.
Les masques desguisez de diverses manières,
En boesme, à l'entique, en paisans et bergères,
Accompagnez les uns de musiques de voix,
Les autres de violons, flageolets et hautbois,
Les phifres, les tambours, les trompettes gaillardes,
Faisoient retentir l'air en donnant les aubades.
Chacun à qui mieux mieux alloient solemnisant
De ce prince benin l'heureux advenement.
Mais, quoy ! cela n'est plus : ceste mort trop soudain
Finissant nos plaisirs, augmente nostre peine,
Nous l'oste, meurtrière, aussitost que venu,
Et quasi mesme avant qu'il fust de nous conu,
Change tous ces plaisirs en amères tristesses,
En jeûnes, en chagrins, en travaux, en angoisses,
Nos chapons en harans, en febves nos poulets,
Et nos langues de bœufs en vieux harans soretz,
Nos perdrix en moulue, nos cailles en anguillettes,
Et nos faisans en rais puantes et infectes.
Pastez de venaison seront changez en noix,
Nos lièvres et levraux et nos lapins en pois ;
Oys sauvages et canards, pluviers et courlies,
Seront changez aussi pour des seiches pourries ;
Et bref, tout le surplus de ces frians morceaux
Seront changez en raves, eschervises, naveaux ;
Nos dances, nos ballets, mousmons et masquarades,
Nos musiques de voix, en cris et hurlemant
Qu'on fera pour la mort de Carême prenant.
Hé ! qui sera celui qui de ses deux paupières
Ne fera distiler deux coulantes rivières,
Lorsque, par le deceds de ce prince tant bon,
Il se verra exclus de manger d'un jambon ?
Pleurez, pleurez, pleurez, pleurez en milles diables ;
Hé ! pleurez pour celui qui faisoit que les tables
Estoient toujours remplies de mets delicieux,
De vins claires, vins blancs, vins nouveaux et vins vieux ;
Pleurez, broches et landiers ; pleurez, vous, lechefrites ;
Pleurez, casse et chaudron ; pleurez, grasses marmites,
Pleurez, pleurez la mort de celui qui faisoit
Que servant tous les jours chacun vous cherissoit ;
Pleurez, pleurez aussi, vous, gentille lardoire,
Et ayez comme nous de ce prince memoire ;
Faisons-luy de l'honneur à son enterrement....

Mais, ne nous laissons pas attrister par cette oraison funèbre : n'en retenons que ce dont elle garde le souvenir, ce qu'elle nous promet pour le carnaval qui vient, et laissons-nous bercer par ce refrain d'une vieille chanson :

Ohé ! La mascarade !
Dériondè, Dériondis !
Pour la gaité, pour la parade
De tous les fous du paradis,
Ohé ! La Mascarade !

L. ROGER-MILÈS



(Cabinet des Estampes)

UNE BERLINE DE MASQUES
(Epoque Louis XVI)

attendu le retour plein de joie de leur enfant qu'on leur rapportait froide et blanche, respirant à peine, endormie pour cent ans ; et Landry vit une dernière fois sa Belle, blanche et froide sur un lit de roses, et jura de l'aimer toujours. Alors la fée, qui ne pouvait plus rien pour lui, puisqu'il était poète, le laissa s'en aller, pleurant, puis toucha de sa baguette une des pierres du palais, et subitement, le palais fut plongé dans l'obscurité, et tous, le Roi, la Reine, « gouvernants, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied, palefreniers », chevaux, mâts et Pouffle, la petite chienne de la princesse, et les broches de la cuisine, et le feu aussi, tout s'endormit pour cent ans, afin qu'à son réveil, la Belle petite princesse retrouvât comme au Paradis, la fête dédiée à ses seize ans et tous ceux qu'elle avait aimés. Et « dans un quart d'heure, il crut tout autour du parc une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres que bête ni homme n'y auraient pu passer ; en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des toits du château, encore n'était-ce que de bien loin. »

Cent ans passèrent. Le prince régnant qui s'appelait Landry, était rongé d'une obscure langueur, d'une incurable mélancolie. Ses plaisirs, c'était de marcher comme un fou contre le vent qu'il mordait avec des sanglots. Un jour, il s'en alla, tout seul, sans savoir où, par la campagne, et il arriva, vers le soir, à la lisière d'une forêt. Un berger qui y avait sa hutte lui offrit des châtaignes brûlantes avec une écuelle de lait. Le prince accepta car il était las et ne voulait pas être las, ayant encore un grand chemin à faire avant d'arriver il ne savait où, au château de la Belle au bois dormant dont il avait oui parler, mais dont il ne savait pas encore si c'était une chose réelle ou seulement une trop belle histoire... Et le prince aperçut à travers les arbres, le toit du château qu'il ne connaissait pas. Et le berger, vieillard craintif, détournait le prince Charmant de s'aventurer dans la forêt maudite, vers le manoir ensorcelé... Mais le Prince poussé par une force invincible désirait plus ardemment de partir. Et le petit pâtre qui aidait chaque soir le vieux berger à rassembler ses chèvres légères, raconta imprudemment la légende du palais enchanté. Il conta la vie d'un poète, mort voilà bien des ans, qui chanta de belles chansons à la seule Belle au bois dormant, et qui fidèle au mystère, croyant au miracle, mourut, les yeux noyés d'extase, les yeux tournés du côté de la tour, et qu'on trouva quelques années après, sous la terre, dans son cercueil, les yeux ouverts tournés du côté de la tour...

Alors le Prince comprend quelle âme revit, s'éveille, souffre, étouffe, s'agite tout au fond de la sienne. Il entend l'ordre que l'amour séculaire donnait confusément à sa chair de vingt ans, il entend la grande voix d'un mort dont il va, consciemment désormais, exaucer le désir suprême, réaliser enfin le grand espoir désespéré... Admirable scène ! Pathétique réminiscence ! — Et nous aussi, maître, de par votre prestige, nous pûmes croire un instant au miracle, nous leurrer d'un beau risque, et secouer, assouplir, défaire de formidables lois.

Et le prince Landry, poète-amant, autre et lui-même, cœur vivant mêlé d'amour mort, cœur mort ressuscité par son amour vivant, — s'élance à travers les halliers et ni les goules forcenées des ténèbres, ni les voluptés infâmes qui s'abattaient sur toute lassitude, ni les ondines sans pitié qui guettent, attirent toute désespérance, ni l'orage aux éclairs livides, ni les lianes étrangleuses, ni le sol qui se fait vase gluante, boue immonde, ni la nuit au miroir de doute et de démence, ne l'empêcheront plus d'atteindre la raison de sa vie, l'antique manoir où l'attend la Princesse endormie. Déjà les ténèbres se dissipent, le château merveilleux se dégage d'une immense aurore, d'un éblouissement rose plus diffus, le poète-amant marche, glisse sur les eaux domptées. Il entre dans le Palais où depuis cent ans tout sommeille, il

s'approche de la couche de roses où depuis cent ans, la Princesse en rêvant, exhale son nom, Landry, comme le parfum de son sourire, et comme les cent ans sont passés, il l'éveille avec un baiser. Et tout se réveille en même temps, autour d'eux, le Roi, la Reine, les gardes, les lumières, les fleurs, la musique, toute la fête, toute la vie... L'allégresse est universelle... — Je pense à toi, petit poète, qui vivais au haut de la tour. Si tu n'es pas encore tout à fait, tout à fait poussière, tes pauvres os ont dû frémir encore, les trous de tes yeux, toujours tournés vers le château, ont dû sentir une goutte d'eau brûlante humecter leur sécheresse jaunâtre : petit poète, malgré le miracle, ce ne sont pas tes lèvres, à toi, que ta Bien-Aimée a baisées...

J'ai dit en commençant avec quelle magie cette féerie avait été montée. Je n'ai pas dit et j'ai eu tort, ce qu'avait été Mme Sarah-Bernhardt : la flamme même de l'enthousiasme, le charme même de la douleur, la réalité de ce rêve, la fée souveraine de ce beau conte bleu.

Mme Judic fut une grand'maman bien touchante, Mlle Pascal une petite Princesse bien gracieuse. Les autres rôles, fort nombreux, étaient tenus très convenablement par MM. Gerval, Chameroi, Bouthors, Mmes Laporte, R. Parny, Rispal, Seylor, etc., etc.

Mlle Regina Badet danse et mime d'une façon singulièrement expressive.

La musique, exécutée avec goût par un orchestre que j'aurais souhaité parfois plus nourri, est de M. Francis Thomé.

*
* *

L'Odéon a représenté une pièce en dix tableaux, l'Apprentie, de M. Gustave Geffroy. Ce n'était pas ici, du théâtre chimérique, oh, que non ! Ce n'était pas non plus, s'il faut en croire les gens du métier, ce que l'on appelle « du théâtre. » Mais c'était un spectacle bien intéressant d'abord et de plus une œuvre qui, trop dense, trop lourde assurément, commande toute entière l'estime, dont certaines parties tout au moins forcent même l'admiration. Les tableaux de Paris pendant le siège, des foules sous la Commune, sont brossés avec une sûreté, une ampleur, une sobriété magistrale ; les types du peuple, avec leurs caractères permanents et les traits particuliers à l'époque qui suivit les années funestes, l'existence, la vie intime d'une famille ouvrière, ses habitudes, sa mentalité, son peints, analysés, ressuscités par un artiste robuste, par un penseur sévère qui connaît à fond les choses dont il parle et à qui l'on ne peut guère reprocher que de prêter parfois à ses personnages un peu trop de sa propre conscience et de son propre lyrisme. Tel est du reste l'écueil où se heurtent presque toujours ceux-la qui sont des poètes « quand même ». Ils rejettent d'abord avec mépris les mensonges nécessaires de la poésie. Ils ne visent qu'à être réels. Oui ; seulement ils sentent tout d'un coup que le réel ne dit pas tout, que la vérité c'est le ciel, qu'il faut des ailes pour y atteindre, et plus ils se débattent alors pour sortir de la fange, plus ils s'y enfoncent, jusqu'à se noyer tout à fait, si le grand ange de l'azur ne laissait traîner vers leurs mains suppliantes le bas de sa robe étoilée.

La mise en scène est un chef-d'œuvre, un des chefs-d'œuvre de M. Antoine, l'interprétation excellente (ce qui est déjà beaucoup) avec Mmes Suzanne Després, Jeanne Lion, Grumbach, MM. Mosnier, Degeorge, Bernard, Desjardin, Vargas, Desfontaines, Capellani, etc., etc.

*
* *

Le Vaudeville avait repris la Veine, la Comédie-Française a donné les Deux Hommes, deux pièces de M. Alfred Capus. L'une est très jolie, et l'autre est très belle, et l'une et l'autre ont remporté le plus vif, le plus grand succès. Et l'on parlera longtemps encore, soyez-en persuadés, de « l'optimisme de M. Capus. » Oui, quand bien même, il serait prouvé quelque jour qu'Œdipe Roi n'est pas de Sophocle, mais de M. Capus, on

acclamerait avant tout « l'optimisme de M. Capus ». Et j'accorderai volontiers que cela ne fait rien à Sirius, non plus qu'à votre marchand de marrons qui, tranquille comme l'Eternel en personne, préside à la gravitation de petites sphères fauves et brunes qu'une main d'ombre agite sans cesse sur un grand plateau circulaire. Mais il y a quelques honnêtes gens que cet inoffensif cliché « l'optimisme de M. Capus » ne laisse pas d'agacer un peu. Et lorsqu'ils revoient la Veine et qu'ils voient par là-dessus les Deux Hommes et qu'ils entendent parler du sourire de M. Capus comme d'une chose immuable, comme du sourire forcément un peu niais des hannetons qui sourient toujours, — ces honnêtes gens ont un peu de colère, car il leur semble qu'on fait tort à un auteur qu'ils admirent, et qu'en l'affublant bon gré mal gré de cet agrément, facile après tout, on lui dénie d'autres mérites plus solides et qui sautent aux yeux.

Ces honnêtes gens — puisque c'est d'eux qu'il s'agit, — ne protesteraient pas contre ce vocable « d'optimiste » s'ils ne le voyaient employé la plupart du temps, avec une nuance de défaveur et comme synonyme d'observateur superficiel, et d'amuseur sans conséquence. En ce sens ils ne sauraient admettre « l'optimisme de M. Capus. » On répète : Avec lui, tout s'arrange. — Et cela ne signifie pas grand chose, si ce n'est que ses pièces ne finissent pas d'ordinaire par des assassinats ou des morts naturelles ; tout s'arrange, eh oui, parbleu, tout s'arrange, comme dans la vie, c'est-à-dire que tout évolue, que les êtres se bousculent, se piétinent, s'écrasent à la recherche d'un équilibre bien peu stable qu'ils appellent bonheur et que tout mouvement, lorsqu'ils l'ont atteint, doit avoir pour but de conserver ; c'est-à-dire qu'on atteint toujours à un moment, si court soit-il, cet équilibre relatif — et cela — « tout s'arrange » est la vérité même. Mais si l'on donne à entendre que M. Capus estime ce monde le meilleur des mondes possibles (en vérité, son Dieu manquerait ou de puissance ou d'imagination), estime que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, on se trompe grossièrement. Un homme qui comme lui sait faire vivre des êtres, sait nous les peindre comme il nous les peint, avec leurs défauts, leurs vices, leurs laideurs individuelles, leurs tares communes, n'est pas un humoriste de boulevard, un escamoteur de vérité. C'est un artiste qui pénètre, qui sent et qui pense.

Dans la Veine, l'optimisme pouvait sembler suspect de cet auteur qui non seulement traçait sans indulgence le portrait d'un maître égoïste, mais chose plus inquiétante, peut être, glorifiait le « divin Hasard ». Là, tout s'arrangeait, c'est vrai, mais non sans larmes ; et l'auteur lui-même, à la fin, n'était pas autrement convaincu, ou bien c'est nous qui demeurions un peu effrayés de ce que nous avions vu de cruel, effrayés du tragique refrain « Le Hasard, le divin Hasard... »

Dans les Deux Hommes, apparaît enfin nettement le véritable optimisme de M. Capus. Il me fait songer, sous sa forme discrète, précise, belle en toute simplicité, à celui dont Maurice Maeterlinck est à l'heure actuelle l'un des plus magnifiques apôtres : cet optimisme né de la douleur, de la conscience profonde du mal, et qui crée, qui créera « le Meilleur » par la foi qu'il garde, qu'il veut garder en lui sans plus attendre ; cet optimisme fondé sur la conviction que la plupart des malheurs qui nous frappent sont notre œuvre, que l'aveuglement du destin n'est dans beaucoup de cas, que l'envers de notre inconscience, de notre lâcheté surtout, et que cette inconscience n'est pas incurable, et que cette lâcheté n'est pas nécessaire ; qu'organisés chacun différemment, nous avons tous, dans une certaine mesure, le choix de notre vie et la faculté de réaliser en nous comme autour de nous, l'ordre particulier dont nous avons besoin.

L'optimisme de M. Capus ? — Un conseil de bonté, de douceur, d'indulgence, certes, mais de sincérité envers les autres, envers nous mêmes surtout, conseil d'honnêteté, de force et de courage qui pourrait s'exprimer ainsi : « Homme, n'accuse et n'implore personne. Ta vie te ressemble, elle est ton œuvre. Et ne dis pas que la matière en

est absolument rebelle. Le marbre est dur, le ciseau s'ébrèche, mais quel bloc arraché de l'antique chaos a jamais refusé l'idée souveraine du statuaire ? Et ne dis pas que tu ne te sens pas libre. Tu peux ne pas le dire. Accepte l'inintelligible, tu es Dieu ; crois à la liberté, tu la crées ».

Nous voilà bien loin de la Veine, pas trop pour tant, loin des « Deux Hommes » où l'auteur érige face à face deux figures que l'on n'oubliera pas : l'homme trop actif, et l'homme trop détaché. — Si vous n'avez pas vu la pièce — supérieurement jouée par Mmes Bartet, Sorel, Pierson, et MM. Le Bargy, de Féraudy, etc., lisez-la, et pardonnez-moi de vous avoir fait part en hâte, et sans assez de logique clarté, de quelques réflexions que m'a tout d'abord suggérées l'une des œuvres les plus substantielles du théâtre contemporain.

CHARLES DUMAS.

MEMENTO THÉATRAL

Le 28 décembre, au Vaudeville : La Veine, comédie de M. Alfred Capus (reprise) ; le 7 janvier à l'Odéon : L'Apprentie, de M. Gustave Geffroy ; A l'Ambigu : Les deux Orphelines, drame en 5 actes de MM. d'Ennery et Cormon (repris) ; Le 20 janvier, à la Comédie-Française : Les deux Hommes, pièce en 4 actes de M. Alfred Capus. Le 28 Janvier au Vaudeville : Un divorce, pièce de MM. Paul Bourget et A. Cury.



Chronique Sportive

LE NOUVEAU SPORT : L'AVIATION — APRÈS LE SUCCÈS DE FARMAN. — LES TRAVAUX DE ROBERT ESNAULT-PELTIER. — LE « REP » LE PLUS LÉGER MOTEUR DU MONDE.

Le mois de Janvier de cette année 1908 a été marqué par un événement qui aura dans l'histoire de la navigation aérienne la même importance que la découverte de Montgolfier. Pour la première fois, un homme quittant le sol par des moyens mécaniques a parcouru un circuit fermé d'un kilomètre prouvant que la direction des machines volantes n'était pas une utopie. Henri Farman qui accomplit cet exploit sera de ceux que l'humanité n'oublie pas. Auparavant des aéroplanes avaient bien réussi à s'enlever, mais n'avaient pu parcourir que des distances restreintes et toujours en ligne droite. Ainsi on pouvait croire qu'il s'agissait de bonds aériens plutôt que de vols et on considérait l'aviation comme une distraction sportive.

En démontrant la possibilité de se diriger dans l'air, Henry Farman a prouvé que le « plus lourd que l'air » deviendrait un mode de locomotion pratique dont l'avenir ne pouvait plus faire le moindre doute.

Il fallut vingt ans à l'automobile pour atteindre son plein épanouissement, il faudra moins de temps, beaucoup moins de temps à l'aviation. Pour l'automobile, il fallut tout créer, le moteur, la mécanique délicate, pour l'aéroplane le moteur existe, le travail des pièces est facilité par les recherches provoquées par l'automobile, enfin des travailleurs impatients et savants apportent pour résoudre toutes difficultés leur science et leur courage.

* *

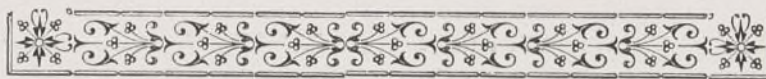
Ce qu'il fallait pour que l'aviation entrât dans la période des réalités, c'est surtout un moteur léger, robuste et régulier. On a beau être plus lourd que l'air, le poids entre toujours en ligne de compte, de là la nécessité du moteur léger. De plus, le moteur, de toute évidence, doit être robuste. Enfin il doit être régulier, la « panne » aérienne pouvant avoir des conséquences infiniment plus graves que la panne terrestre. Il était difficile de trouver un moteur qui remplit toutes ces conditions. Il n'existe que depuis le mois de novembre dernier où des expé-

riences d'aviation qui firent sensation le mirent en lumière : c'est le moteur REP. Il est dû à un jeune ingénieur qui pendant cinq années a travaillé en secret la question de la navigation aérienne. Ayant imaginé un aéroplane à plan unique, après une longue série d'études et d'essais préalables, il chercha à se procurer un moteur qui lui donnât toute sécurité, et n'en trouvant point, il se mit au travail ; quelques mois plus tard, c'était en juillet 1907, il mettait au point un moteur sept cylindres, d'une légèreté extrême, d'une robustesse à toute épreuve et d'une régularité indiscutable. En deux mois, M. Robert Esnault-Pelterie, fit à bord de son aéroplane REP n° 1, plus de cinquante vols. L'expérience de l'aviateur débutant amena plusieurs fois des contacts un peu rudes avec le sol. Jamais son moteur REP n'en souffrit. Jamais, il ne présenta la moindre difficulté pour la mise en marche. A aucun moment cette partie de l'appareil volant ne lui donna le moindre souci. C'était donc bien le moteur d'aviation, dont le besoin se faisait tant sentir.

* *

M. Robert Esnault-Pelterie a voulu répondre à cette demande et il a créé à Billancourt, rue de Silly, une usine outillée selon les derniers perfectionnements industriels et dans laquelle il construit maintenant les moteurs REP pour l'aéroplane, le dirigeable et l'hydroplane. Le type courant de 35 HP. pèse seulement, en ordre de marche, 52 kilogs, c'est-à-dire 1600 grammes par cheval ! On comprend que les aviateurs de tous pays se soient adressés à lui pour obtenir des moteurs. Les premiers ont été livrés à MM. Kapferer, Morpurgo de Livoli, etc. On sait que de nombreuses épreuves d'aéroplanes sont organisées cette année, il est probable que les moteurs REP et les aéroplanes REP y remporteront de nombreux succès.

Ch. A. BERTRAND.



Les Livres

GIOTTO, PAR C. BAYET. (Plon, édit.) ♦♦♦
MADEMOISELLE DAX, JEUNE FILLE
PAR CLAUDE FARRÈRE. (Ollendorff, édit.) ♦
LE SYNDICALISME CONTRE LE SOCIALISME
PAR MERMEIX. (Ollendorff, édit.) ♦♦

« Je suis celui par qui la peinture déchue retrouva la vie, celui qui eut la main aussi juste que facile. Si quelque chose a manqué à mon art, c'est que la nature elle-même en était privée. Il ne fut donné à personne de peindre ni plus ni mieux. » Telle est l'épithète composée par Ange Politien pour Giotto. M. C. Bayet établit dans quelle mesure le maître justifie l'admiration de ses contemporains. Certes Giotto n'a pas été le premier peintre qui ait réagi contre le style de Cimabue, mais il est vraiment celui qui, par son exemple, a imposé l'étude de la nature, et son importance ne saurait être exagérée. L'étude de M. Bayet est précise et substantielle et c'est plaisir de refaire le pèlerinage d'Assise, de Padoue et de Florence avec un guide aussi éclairé. Le texte est complété par une illustration suffisante.

* *

Cette fois, M. Claude Farrère ne transporte son lecteur ni dans l'atmosphère vénéneuse de l'Extrême-Orient, ni dans le mystère ensoleillé de Constantinople. C'est en France, dans la vieille cité lyonnaise que se déroule le drame qu'il nous conte, et les quais du Rhône, le coteau de Fourvières lui fournissent l'élément descriptif que réclame son talent. Mademoiselle Dax est une jeune fille ; le titre l'indique ; et dans le milieu où elle grandit, elle est la seule personne qui sache ce que ce mot veut dire. Son père,

un riche industriel, a promis sa main à un de ces jolis spécimens de brutes comme la civilisation sait en produire. Il a consulté sa fille rapidement, en homme pressé, et obtenu un oui qui, à ses yeux, est définitif. Peu importe qu'ensuite, elle hésite et ne soit pas sûre d'aimer cet homme et d'en être aimée, M. Dax n'a qu'une parole ; jamais un client n'a pu lui reprocher d'y avoir manqué. Il livrera sa fille à l'échéance. La mère est nulle. Mademoiselle Dax a bien un ami, un brave homme de directeur que M. Claude Farrère a eu la bonne idée de loger à Fourvières, ce qui lui donne occasion d'un très exact paysage. Mais le saint homme a pour l'amour la crainte instinctive d'un ascète ; ce sentiment lui semble presque dangereux dans le mariage. Quand Mademoiselle Dax, lui fait part de ses hésitations, il ne comprend pas. Les doutes deviennent bientôt des certitudes. Au cours d'une villégiature dans le Jura, la jeune fille a eu la révélation de l'amour. De retour à Lyon, elle demande à son père de rompre ses projets de mariage. Il refuse brutalement. Elle cherche un appui auprès de son directeur ; vaine tentative. Dans sa détresse elle appelle à son secours un jeune homme rencontré dans le Jura et qu'elle aime. Il accourt, mais l'enchevêtrement des circonstances rend impossible son mariage avec Mademoiselle Dax ; et, un soir, elle sort de chez elle pour aller se noyer. Un passant l'arrête au bord du fleuve ; il lui promet de l'aimer ; elle le suit...

Les romans de M. Claude Farrère, sont des œuvres rudes jusqu'à l'âpreté. Les crises d'âmes suraiguës qu'il préfère, ne se diluent pas, chez lui, en gémissements discrets ; elles aboutissent à des actes, parfois à des crimes, et ses personnages, comme l'auteur, se soucient fort peu du qu'en dira-t-on. De là une tension, où certains ont pu voir un parti pris de brutalité. J'ai dit, ici-même, tout le bien que je pensais de l'« Homme qui assassina », supérieur, à mon avis, aux « Civilisés ». Je n'égalerai « Mademoiselle Dax » ni à l'un ni à l'autre. Certes on y retrouve la belle maîtrise de l'auteur, son sens dramatique et sa vigueur ; mais le drame est trop rapidement conté, les caractères secondaires manquent de vie et de vérité. L'œuvre, en un mot, n'est pas au point et la publication semble en avoir été précipitée. Après l'« Homme qui assassina » M. Claude Farrère se devait de ne nous donner que des œuvres de premier ordre.

* *

A une époque où tout le monde parle des syndicats, et où ce sera bientôt une originalité de ne pas être syndiqué, combien de gens savent ce que c'est que le syndicalisme ? Le volume de M. Mermeix « Le Syndicalisme contre le Socialisme », le leur apprendra, et, en même temps, il leur dira que le syndicalisme, si souvent confondu avec le socialisme, en est distinct au point de lui être souvent hostile. Il leur dira aussi ce qu'est la Confédération générale du Travail, d'où elle est sortie, comment elle s'est développée. L'ouvrage est écrit avec toute la clarté et toute l'impartialité désirable ; ce n'est pas un livre de polémique, mais un exposé de doctrine, comme il en faudrait beaucoup.

A ceux qui voudraient approfondir le sujet et qui ne se refuseraient pas à l'entendre exposer par un socialiste, je recommanderai un très remarquable volume « Le Parti Socialiste et les Syndicats », paru dans les Cahiers de la Quinzaine et qui a pour auteur M. Et. Buisson. Très informé et très perspicace, M. Et. Buisson dégage, avec une grande netteté, les idées maîtresses qui dirigent la politique socialiste, et il met en claire lumière la diversité des méthodes que le grand public a pris l'habitude de confondre. Avec ces deux ouvrages, le lecteur aura une connaissance suffisante d'une des questions qui intéressent le plus notre époque.

LE LISEUR.